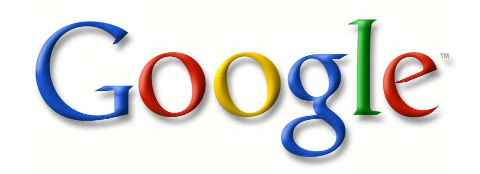
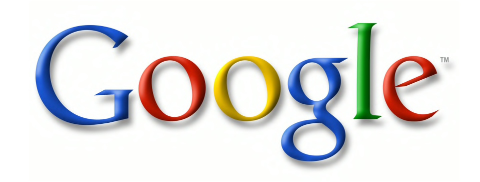
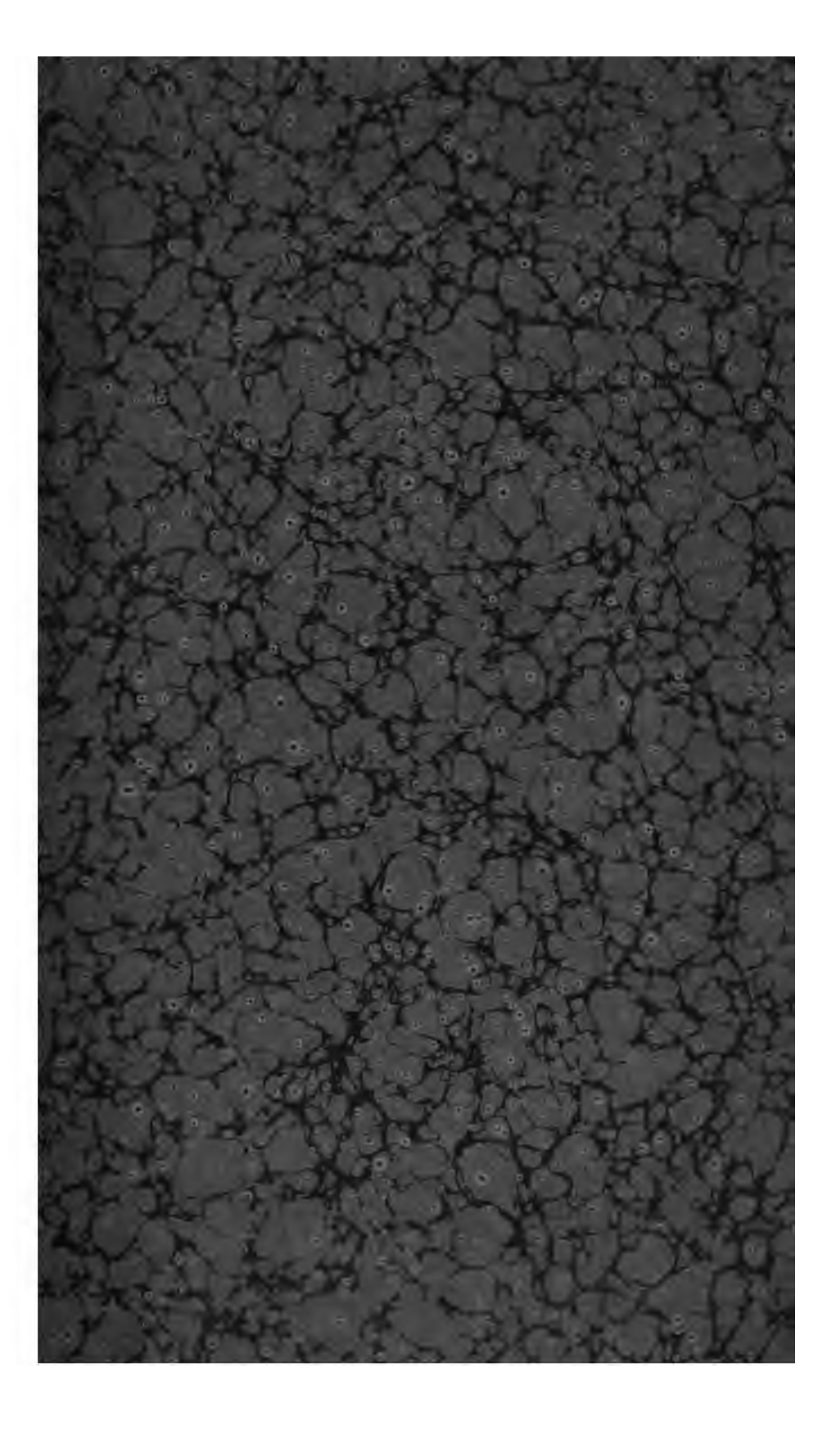







SE TAIRE ET FAIRE



VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGES,
RELATIONS ET MÉMOIRES

E.

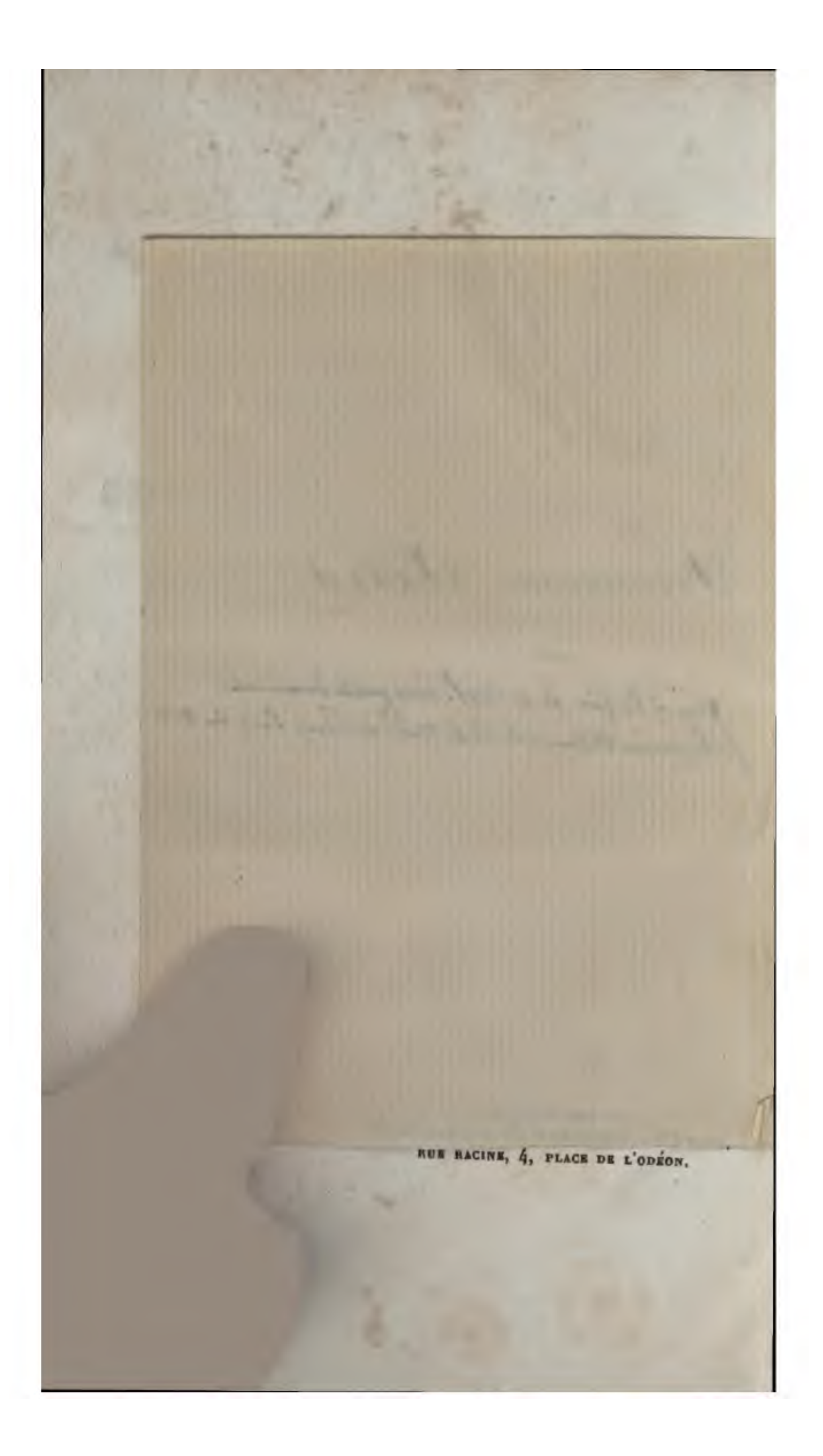
Francisco Xeres

Voy. à la fin de ce Vol. une petite découverte
faite par mr F. Denis à la Bib. Natle. de Paris Secl. des MSS.

CUZCO,

'EUR,

M. DCCC XXXVII.



RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGES, RELATIONS ET MÉMOIRES ORIGINAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



RELATION VÉRIDIQUE

DE LA CONQUÊTE DU PÉROU ET DE LA PROVINCE DU CUZCO,

NOMMÉE NOUVELLE-CASTILLE,

PAR FRANÇOIS XÉRÈS.

SALAMANQUE. — 1547.



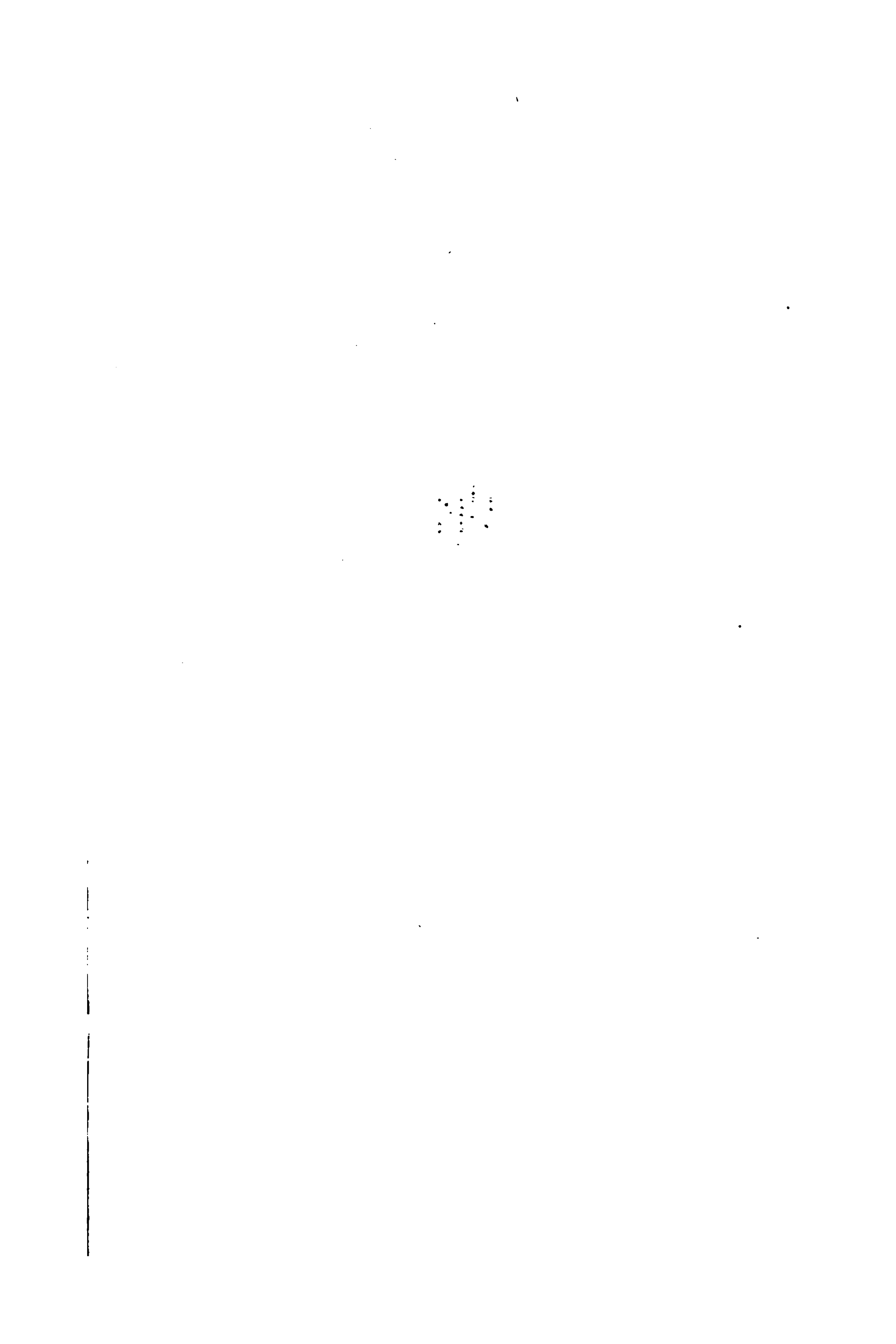
Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVII.



RELATION VÉRIDIQUE

DE LA CONQUÊTE DU PÉROU

ET

DE LA PROVINCE DE CUZCO NOMMÉE NOUVELLE-CASTILLE,

SUBJUGUÉE PAR FRANÇOIS PIZARRE,

CAPITAINE DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR, NOTRE MAITRE.

Dédiée à sa majesté l'empereur,

PAR F. XÉRÈS,

NATIF DE LA TRÈS-NOBLE ET TRÈS-LOYALE VILLE DE SÉVILLE;

SECRÉTAIRE DU SUSDIT CAPITAINE DANS TOUTES LES PROVINCES ET LES PAYS CONQUIS DE LA NOUVELLE-CASTILLE, ET L'UN DES PREMIERS CONQUÉRANTS DE CETTE CONTRÉE.

OUVRAGE

REVU ET EXAMINÉ PAR ORDRE DE MESSIEURS LES INQUISITEURS

SALAMANQUE. — 1547.

AVANT-PROPOS.

C'est pour la gloire de Dieu, notre souverain maître, pour l'honneur et l'avantage de sa majesté impériale et catholique, pour que la joie soit répandue parmi le fidèles et la

terreur parmi les infidèles, enfin, pour que tous les hommes soient remplis d'admiration pour la divine Providence, l'heureuse fortune de César, la sagesse, la valeur, la discipline militaire, les pénibles et dangereuses navigations, et les victoires des Espagnols, sujets de l'invincible Charles, empereur de l'empire romain, notre légitime roi et maître, que j'ai cru devoir écrire cette Relation, et la dédier à sa majesté, afin que ces choses soient manifestes pour tout le monde. C'est pour la gloire de Dieu, car, aidés par sa main divine, ils ont vaincu et attiré à notre sainte foi catholique une si grande multitude de gentils. C'est pour l'honneur de notre souverain, puisque, par sa puissance et son heureuse étoile, de si grandes choses sont arrivées

de son temps. C'est pour la joie des fidèles, puisque c'est pour eux que des contrées si nombreuses et si vastes ont été découvertes et conquises, et tant de richesses acquises pour leurs rois, leurs royaumes et eux-mêmes. Et l'on dira que les chrétiens ont rempli de terreur les infidèles, et tous les hommes d'admiration!

Vit-on jamais chez les anciens et chez les modernes de si grandes entreprises mises à fin par si peu de monde contre de telles multitudes? Vit-on jamais marcher à la conquête de pays inconnus, sous des climats si variés, dans des mers et des contrées si éloignées? Qui pourrait égaler les Espagnols? Certes, ce ne sera pas les Juifs, ni les Grecs, ni les Romains, desquels on a écrit plus que de tout

autre; car si les Romains ont subjugué autant de nations qu'ils l'ont fait, ce fut à nombre égal ou presque égal, dans des pays connus et pourvus de vivres d'un usage ordinaire, avec des généraux et des armées payées; mais nos Espagnols étaient peu nombreux, ils ne furent jamais que deux ou trois cent, quelquefois cent, et même moins. Dans une seule occasion ils furent réunis treize cent, c'est il y a vingt ans, sous les ordres du capitaine Pedrarias. Ceux qui sont partis à diverses époques n'ont jamais été payés ni forcés ; ils ont marché de leur plein gré et à leurs frais. Voilà comme de nos jours ils ont conquis plus de pays que l'on n'en connaissait auparavant au pouvoir des princes chrétiens ou infidèles. C'est en se nourrissant d'aliments

propres aux bêtes, et que mangeaient des gens qui ne connaissaient ni le pain ni le vin, c'est en vivant d'herbes, de racines et de fruits, qu'ils ont subjugué ce que tout le monde sait déjà.

Je ne parlerai dans cet écrit que de ce qui a eu lieu dans la conquête de la Nouvelle-Castille, et je serai bref pour éviter d'être ennuyeux.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

JE n'ai pu trouver sur Francisco de Xérès d'autres renseignements que ceux qu'il nous donne lui-même. On voit par le titre de son livre, qu'il était secrétaire de François Pizarre et l'un des premiers conquérants du Pérou : ce fut par l'ordre de ce chef qu'il écrivit sa Relation à Caxamalca même. Il fut de retour à Séville le 9 janvier 1534, où il la fit imprimer dans la même année, chez B. Perez. C'est probablement l'Histoire du Pérou sans nom d'auteur qui se trouve citée sous le n° 41 de ma bibliothèque américaine; mais comme je n'ai jamais vu l'original je n'ai pas pu vérifier ce fait.

La Conquête du Pérou fut traduite en langue italienne, ou plutôt en dialecte vénitien, par Domenico de Gaztelù, gentilhomme navarrais, natif de Tudela, et secrétaire de don Lope de Soria, ambassadeur de Charles V près la république de Venise où l'auteur la fit imprimer en 1535, chez Stephano da Sabio. Le texte espagnol fut réimprimé en 1547 à Salamanque chez Francisco Fernandez de Cordoue. Il paraît que cette seconde édition, la seule que j'aie pu me procurer, fut revue avec beaucoup de négligence, car on y trouve quelquefois des passages tronqués, dont on ne peut comprendre le sens qu'à l'aide de la version de Gaztelù : ce qu'on a eu soin de faire observer dans les notes.

Cette relation, fort rare aujourd'hui, est restée inconnue à plusieurs historiens espagnols : je citerai entre autres Pizarro y Orellana qui, dans son ouvrage sur les hommes illustres des Indes, ne dit pas un mot de Xérès ni de son livre, quoiqu'il ne parle presque que des Pizarre, et qu'il remplisse ses marges de citations.

Barcia a fait entrer l'histoire de la Conquête du Pérou dans sa collection intitulée : *Historiadores primitivos de las Indias*.

RELATION

DE

LA CONQUÊTE DU PÉROU.

La mer du Sud avait été découverte, les habitants de la terre ferme, subjugués et pacifiés, le gouverneur Pedrarias de Avila avait colonisé la ville de Panama, celle de Natay et le bourg du Nombre de Dios (*du Nom de Dieu*), lorsque le capitaine François Pizarre vivait dans la ville de Panama. Il était fils de Gonzalve Pizarre, gentilhomme de la ville de Truxillo. Il y possédait une maison, des biens, et son nombre d'Indiens, comme

un des principaux du pays; car il avait toujours été dans cette position, et s'était signalé pendant la conquête et la colonisation par des services rendus à sa majesté. Il passait ses jours dans le repos et la tranquillité; mais il nourrissait sans cesse le désir de poursuivre son louable dessein, et de rendre à la couronne d'autres services signalés. Il demanda donc à Pedrarias la permission d'aller faire des découvertes dans la mer du Sud, du côté du Levant, et il employa une grande partie de son avoir à faire construire un grand vaisseau, et à acheter les objets nécessaires pour son voyage. Pizarre partit de Panama le 14 novembre 1524 (1) : il conduisait cent douze Espagnols, qui avaient avec eux quelques Indiens pour les servir. Il souffrit beaucoup pendant son voyage, à cause de l'hiver et des temps contraires. Je ne par-

(1) Herrera fixe aussi à l'année 1524 l'expédition de Pizarre. Gracilaso de la Vega et Cieça de Léon la placent en 1525.

lerai pas de plusieurs choses qui lui sont arrivées, dans la crainte d'être trop long, je ne raconterai que les faits principaux, et qui se rapportent davantage au sujet.

Soixante-dix jours après avoir quitté Panama, il débarqua avec sa troupe dans un port qui, depuis, prit le nom de Puerto de la Hambre (*port de la Famine*). Il avait d'abord pris terre dans un grand nombre de havres, et il les avait abandonnés successivement, parce qu'il les avait trouvés déserts. Le capitaine s'arrêta dans celui-ci avec quatre-vingts hommes, les autres ayant déjà succombé. Les vivres étaient consommés et le pays n'en fournissait pas : il envoya donc le navire avec l'équipage et un capitaine à l'île des Perles, qui est dans le gouvernement de Panama, pour aller en chercher, pensant recevoir ces secours au bout de dix ou douze jours; mais, comme la fortune est toujours ou presque toujours contraire, le bâtiment resta quarante-sept jours pour aller et venir.

Pendant ce temps, le capitaine et ceux qu'il avait avec lui se nourrirent d'une espèce de coquillage qu'ils recueillaient avec beaucoup de fatigues sur le bord de la mer; plusieurs Espagnols moururent à la peine. Ils mangèrent aussi des palmistes amers. Plus de vingt hommes périrent pendant l'absence du vaisseau. Quand il revint avec les provisions, le capitaine et les marins racontèrent comment ils n'avaient pu s'en procurer en allant, et qu'ils avaient mangé un cuir de vache tanné qui servait d'enveloppe à la pompe; ils l'avaient fait cuire et se l'étaient partagé. Les gens de l'expédition qui avaient survécu se restaurèrent avec les vivres que le bâtiment avait apportés, ils se composaient de maïs et de porcs; puis le capitaine leva l'ancre pour continuer son voyage.

Il aborda à un village (1) situé sur le

(1) L'auteur se sert ici du mot *pueblo*, qui signifie à la fois une ville, un bourg, un village, et même quelquefois un ha-

bord de la mer, protégé par des fortifications élevées et entouré de palissades, on y trouva des provisions en abondance, mais les habitants s'étaient enfuis. Le lendemain il arriva un grand nombre de gens de guerre : comme ils étaient belliqueux, bien armés, et les chrétiens fatigués, exténués par la famine et par les maux qu'ils avaient soufferts, ces derniers furent vaincus, et le capitaine reçut sept blessures, dont la moindre aurait pu causer la mort. Les Indiens qui le blessèrent, le croyant sans vie, le laissèrent sur la place ; dix-sept hommes furent blessés avec lui et cinq furent tués. Voyant les résultats de sa défaite, et le peu de ressources que cet endroit lui offrait pour se guérir et réparer ses pertes, Pizarre se rembarqua et se dirigea vers Panama. Il jeta l'ancre près d'un village indien, nommé Cuchama. De là il expédia le vaisseau à Panama, car ce bâtiment ne pou-

meau. Nous avons adopté chacune de ces significations suivant que cette relation ou d'autres ouvrages nous y ont déterminés.

vait plus tenir la mer à cause des vers qui s'y étaient mis. Il fit savoir à Pedrarias tout ce qui lui était arrivé, et il séjourna dans le port pour se guérir, lui et ses gens. Peu de jours avant l'entrée du navire à Panama, le capitaine Diego de Almagro, son associé, avait été à sa recherche, avec un vaisseau et soixante-dix hommes. Il s'avança jusqu'au port où Pizarre avait essuyé une défaite. Almagro lui-même eut une rencontre avec les Indiens de ce village, et fut aussi vaincu. Il perdit un œil, bon nombre de chrétiens furent blessés; néanmoins ils parvinrent à chasser les Indiens de la place, y mirent le feu, se rembarquèrent, et suivirent la côte jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un grand fleuve, auquel ils donnèrent le nom de Sant-Juan (*Saint-Jean*), parce qu'ils y étaient arrivés le jour de la fête de ce bienheureux. Ils y trouvèrent quelques morceaux d'or. Almagro, ne découvrant pas de traces du capitaine Pi-

zarre, vint à Chuchama (1), où il le rejoignit.

Il fut convenu qu'Almagro retournerait à Panama, où il ferait armer des navires, recruterait plus de monde pour poursuivre leur projet, et qu'il finirait de dépenser ce qui restait aux associés : déjà ils devaient plus de 10,000 *castellanos* (2). Almagro éprouva à Panama une grande opposition de la part de Pedrarias et d'autres personnes, qui disaient qu'il ne fallait pas faire une expédition sans avantage pour sa majesté. Muni d'un plein pouvoir donné par son collègue, Almagro persista dans ce que tous deux avaient entrepris, et il signifia au gouverneur de ne pas leur porter empêchement, parce qu'ils

(1) Il est évident que cet endroit est le même que Cuchama, quoique l'orthographe diffère. Cette relation nous fournirait de nombreuses occasions de rectifier de semblables erreurs ; nous nous contenterons de restituer les noms dans le corps de l'ouvrage, et ce sera toujours en nous appuyant sur des autorités respectables.

(2) La valeur de cette ancienne monnaie d'or a beaucoup variée ; sous Charles V, c'est-à-dire à l'époque où écrivait Xerès elle équivalait à 9 fr. 60 cent.

étaient persuadés qu'avec l'aide de Dieu sa majesté serait satisfaite. Pedrarias fut forcé de le laisser faire ses enrôlements. Il partit de Panama avec cent dix hommes, et il alla rejoindre Pizarre, qui n'avait plus que trente hommes, restant des cent dix qui étaient partis avec lui, et des soixante-dix qu'Almagro conduisait quand il alla à sa recherche; les cent trente autres avaient péri.

Les deux chefs partirent dans deux navires avec cent soixante-dix hommes. Ils suivirent les côtes, et, quand ils pensaient trouver des villages, ils descendaient à terre dans trois canots conduits par soixante rameurs : c'est ainsi qu'ils se procuraient des vivres. Ils naviguèrent de cette manière pendant trois ans, souffrant de grandes fatigues, la famine et le froid. La plupart de leurs gens moururent de faim ; il n'y en eut que cinquante qui survécurent. Ils passèrent tout ce temps sans voir un bon pays : tout était marais, terres inondées et inhabitables. La belle contrée qu'ils découvri-

rent était au delà du fleuve Sant-Juan, Pizarre s'y arrêta avec le peu de monde qui lui restait; puis il envoya un capitaine et le navire le plus petit pour reconnaître quelques bonnes terres sur la côte plus avancée. Il expédia l'autre bâtiment à Panama, sous les ordres d'Almagro, pour ramener du monde, car il était impossible de faire des découvertes avec les deux vaisseaux réunis et les gens qu'il y avait.

Les hommes mouraient toujours. Soixante-dix jours après, le bâtiment qui avait été à la découverte revint au Rio Sant-Juan, où le capitaine Pizarre séjournait avec son monde: ce navire s'était avancé jusqu'au village de Lancebi, qui est sur cette côte. Les gens qui le montaient avaient reconnu d'autres endroits très-riches en or, en argent, et une population plus civilisée que tous les Indiens que l'on avait vus jusqu'alors. Ils amenaient six personnes pour leur faire apprendre l'espagnol; ils rapportaient aussi

beaucoup d'or, de l'argent et des étoffes. Le capitaine et ceux qui étaient restés en concurent tant de joie, qu'ils oublièrent tous les maux et toutes les pertes qu'ils avaient éprouvés, et témoignèrent le plus grand désir de se rendre dans un pays qui présentait de si grands avantages.

Cependant Almagro revint de Panama avec son bâtiment chargé de troupes et de chevaux. Les deux navires, les capitaines et tous leurs gens partirent de Sant-Juan pour se rendre au pays nouvellement découvert. Comme la navigation était difficile, ils restèrent trop de temps pour que les vivres pussent suffire; force fut de débarquer le monde. En voyageant par terre, ils se procurèrent des aliments partout où il était possible. Les vaisseaux s'arrêtèrent à un village, dans la baie de Sant-Matheo (*Saint-Mathieu*): les Espagnols lui donnèrent le nom de Sanctiago (*Saint-Jacques*), ainsi qu'à des habitations nommées Tacamez, qui bordent la côte

en s'avançant. Les chrétiens observèrent ces villages; ils étaient importants et habités par une nation nombreuse et guerrière. Quatre-vingt-dix Espagnols étant arrivés à une lieue de Tacamez, plus de dix mille guerriers indiens vinrent les recevoir, et voyant que les chrétiens ne voulaient ni leur faire du mal ni ravir leurs biens, et qu'au contraire ils offraient la paix, ces gens abandonnèrent le projet de les combattre, comme ils en avaient d'abord eu l'intention. Cette contrée était riche en vivres, et les mœurs des habitants étaient très-convenables. Les villes avaient des rues et des places; plusieurs comptaient plus de trois mille maisons, il y en avait aussi de moindres.

Les capitaines et les autres Espagnols virent bien qu'ils étaient en trop petit nombre pour résister avec avantage aux indigènes. Ils résolurent donc de charger leurs vaisseaux des vivres qu'ils pourraient se procurer dans ces villages, et de se rendre à une île plus au delà, nommée del Gallo (*du Coq*), où ils séjourne-

raient en sûreté pendant que les bâtiments iraient à Panama porter au gouverneur la nouvelle de la découverte, et embarquer des troupes fraîches pour que les capitaines pussent mettre à fin leur entreprise et conquérir le pays : Almagro montait un des bâtiments. Plusieurs personnes avaient écrit au gouverneur de faire retourner à Panama les troupes de l'expédition, disant qu'il était impossible de souffrir plus de maux qu'ils n'en avaient endurés depuis trois ans qu'on était parti pour la découverte (1). Pedrarias avait décidé que tous ceux qui désiraient retourner pouvaient le faire, et que ceux qui préféraient

(1) Les mécontents avaient usé d'artifice pour faire parvenir leurs plaintes au gouverneur. Un soldat, nommé Saravia, cacha le mémoire qui contenait leur plainte dans un peloton de fil de coton, et y ajouta ce quatrain :

Pues señor governador,
Mirelo bien por entero
Que alla va el recogedor,
Y aca queda el carnicero. GARCILASSO, lib. VIII.
HERRERA, dec. III, lib. X, cap. III.

Monsieur le gouverneur, on s'en va vous chercher
Pour emmener les gens de la ville où vous estes,
Envoyez-nous-en donc, car voici le boucher
Qui les esgorgera comme de pauvres bestes.
(*Traduction de J. Baudoin.*

continuer les découvertes étaient libres de rester. Seize hommes restèrent donc avec le capitaine Pizarre, et tous les autres s'embarquèrent sur les deux vaisseaux pour se rendre à Panama (1). Il séjourna cinq mois dans cette île. A cette époque, le navire qui avait été à cent lieues au delà du pays découvert retourna; les gens qui le montaient avaient vu de nombreux villages et de grandes richesses. Ils apportaient encore plus de morceaux d'or, d'argent et d'étoffes que la première fois, et les naturels les leur avaient donnés de leur plein gré. Le capitaine revint donc dans leur compagnie, car le terme que le gouverneur avait fixé finissait, et ce fut le jour fatal qu'il entra au port de Panama.

Les deux capitaines étaient si ruinés qu'ils ne pouvaient plus aller en avant; ils étaient endettés d'une somme considérable. Francisco

(1) Zarate nous a conservé les noms de treize compagnons de Pizarre qui restèrent avec lui ; les voici : Christoval de Peralta, Nicolas de Ribera, Domingo de Sera Luce, Francisco de Cuellar, Pedro de Candia, Alonso de Molina, Pedro Alcon, Garcia de Xeres, Antonio de Carrion, Alonso Briceño, Martin de Paz, Juan de la Torre, Bartolome Ruiz, pilote.

ZARATE, lib. I, cap. II.

Pizarre se fit prêter par ses amis un peu plus de mille *castellanos*. Il se rendit en Espagne avec cette somme, et fit au roi un exposé des services importants et signalés qu'il avait rendus à sa majesté pendant qu'il était employé. Il reçut en récompense la charge de gouverneur et d'adelantade de cette contrée, l'ordre de Saint-Jacques, diverses alcadies, la charge d'alguazil major et d'autres faveurs. Plusieurs sommes lui furent comptées au nom de sa majesté, qui, en empereur et roi, comble sans cesse de grâces tous ceux qui sont à son service. C'est pourquoi l'on est encouragé à se ruiner pour sa majesté, en découvrant dans la mer du Sud et dans tout l'Océan tant de terres et de provinces si éloignées de ces royaumes de Castille.

Quand François Pizarre eut été nommé gouverneur et adelantade par sa majesté, il partit de San-Lucar avec une flotte; et par un bon vent et sans aucun accident il arriva au port du Nombre de Dios. De là il se rendit

avec ses troupes à la ville de Panama, où il éprouva des contradictions et des oppositions nombreuses de la part de gens qui voulaient l'empêcher de partir, suivant les instructions de sa majesté, pour coloniser le pays qu'il avait découvert. Mais, grâce à sa constance, il quitta le port de Panama, à la tête de cent quatre-vingts hommes, de trente-sept chevaux et de trois navires. Sa navigation fut si heureuse, qu'en trois jours il entra dans la baie de Sant-Matheo, que l'on n'avait pu atteindre qu'en deux ans et plus, quand on la reconnut pour la première fois. Les troupes et les chevaux furent débarqués et suivirent le bord de la mer. Partout ils trouvèrent la population soulevée. Ils s'avancèrent jusqu'à une grande ville appelée Coaque, qu'ils surprirent pour ne pas donner aux habitants le temps de s'insurger comme à ceux des autres villes. Ils y prirent quinze mille *pesos de oro*, mille cinq cents marcs d'argent (1), et beaucoup d'éme-

(1) Le peso de oro valait un castellano, ou 9 fr. 60 cent. On sait que le marc est de 8 onces.

raudes que l'on ne connaissait pas alors, et qu'on ne regardait pas comme des pierres précieuses. C'est pourquoi les Espagnols les donnaient et les troquaient avec les Indiens pour des étoffes que ceux-ci leur livraient en échange. On fit prisonnier, avec plusieurs des siens, le cacique qui commandait cet endroit, et l'on s'empara de beaucoup d'étoffes de différentes sortes et d'une grande quantité de vivres qui auraient suffi aux Espagnols pour se nourrir pendant trois ou quatre ans.

Le gouverneur envoya les trois navires à Panama et à Nicaragua pour chercher un renfort de troupes et de chevaux, afin d'effectuer la conquête et la colonisation du pays; puis il séjourna quelques jours pour se reposer avec ses gens, jusqu'à ce que les vaisseaux ramenassent de Panama vingt-six chevaux et trente fantassins. Dès qu'ils furent arrivés, Pizarre partit avec tout son monde. L'on suivit la côte, qui est très-peuplée, en soumettant tous les villages au pouvoir de sa majesté : les

chefs venaient sur la route au-devant du gouverneur, sans se mettre en défense. Celui-ci ne leur faisait aucun mauvais traitement; au contraire, il les recevait tous avec amitié, et il leur tenait des discours capables de les attirer à notre sainte foi catholique, et cela par le moyen des religieux qu'il avait conduits avec lui. Pizarre marcha ainsi avec les Espagnols jusqu'à une île nommée de la Pugna (*du Combat*), et que les chrétiens appelèrent l'île de Sanctiago (1). Elle est à deux lieues de la terre ferme : comme elle est riche et abondante en vivres, le gouverneur s'y rendit sur les deux navires et des radeaux de bois de charpente à l'usage des Indiens. Les chevaux passèrent sur ces radeaux (2).

(1) Elle porte aujourd'hui le nom de Gorgona.

(2) *Balsas.* Ces balsas ou radeaux sont faits de grosses pièces de bois mises l'une à côté de l'autre, et fixées par deux poutres placées en travers; elles sont toujours par nombre impair, et vont en diminuant de longueur à mesure qu'elles s'éloignent du centre. Celle du milieu s'avance comme le timon d'une charrette, et c'est là que se place l'Indien qui gouverne. Il y a de ces radeaux qui peuvent porter cinquante hommes et trois chevaux.

ZARATE, lib. I, cap. VI.

Pizarre fut reçu dans cette île avec beaucoup de joie par le cacique à qui elle appartenait, et qui lui fit un excellent accueil. Les naturels lui apportaient des vivres sur sa route, et jouaient des instruments de musique qui leur servent dans les fêtes. Sanctiago a quinze lieues de circuit; elle est fertile, bien peuplée, et possède un grand nombre de villages commandés par sept caciques, qui, tous, obéissent à un seul. Cet Indien remit volontairement au gouverneur une certaine quantité d'or et d'argent. Comme c'était l'hiver, il séjourna quelque temps pour se reposer avec ses gens, parce que, si l'on avait marché dans cette saison par les pluies qu'il faisait, l'on aurait perdu beaucoup de monde. Pendant qu'il était dans ces quartiers d'hiver, plusieurs malades se guérirent.

Il est dans le caractère des Indiens de ne pas se soumettre aux autres peuples s'ils n'y sont contraints par la force. Le cacique vivait en paix avec le gouverneur; il s'était reconnu

sujet de sa majesté. Cependant on apprit par les interprètes qu'il avait rassemblé tous ses gens de guerre, et que depuis plusieurs jours il ne s'occupait qu'à faire fabriquer des armes pour augmenter le nombre de celles que les naturels possédaient. Ce que l'on vit en effet, car, dans le village où habitaient les Espagnols et le cacique, on trouva, dans la maison de ce dernier et dans beaucoup d'autres, une multitude de gens prêts à combattre, et qui attendaient que tous ceux de l'île fussent rassemblés pour assaillir les chrétiens, la nuit même. Quand on se fut assuré de la vérité, et que l'on eut fait une enquête secrète, le gouverneur ordonna de s'emparer sans délai du cacique, de ses trois fils, et de deux autres principaux habitants que l'on pouvait prendre en vie, puis les Espagnols tombèrent à l'improviste sur le reste. Ce soir-là plusieurs Indiens furent tués; mais la plupart s'enfuirent en abandonnant la ville. La maison du cacique et nombre d'autres furent livrées

au pillage : l'on y trouva de l'or, de l'argent et beaucoup d'étoffes. La nuit, on fit une garde assidue dans le camp des chrétiens; tous furent sur pied; ils étaient au nombre de soixante-dix cavaliers et de cent fantassins. Avant la pointe du jour on entendit crier aux armes : bientôt l'on vit s'avancer vers les retranchements une multitude de naturels, tous armés, marchant au son du tambour et d'autres instruments qu'ils portent à la guerre. Ces gens arrivèrent en divers corps séparés qui entourèrent le camp des chrétiens. Quand le jour fut venu, l'ennemi se rapprocha, et pénétra dans nos lignes. Le gouverneur donna l'ordre de le recevoir bravement. Pendant l'action, plusieurs Espagnols et quelques chevaux furent blessés; cependant, comme le Seigneur protége ses serviteurs, les Indiens furent défaits et prirent la fuite. La cavalerie poursuivit les fuyards, tuant et blessant tous ceux qu'elle pouvait atteindre. Un assez grand nombre périt dans cette rencontre. Les chrétiens revinrent

au camp, les chevaux étant fatigués, car l'action avait duré depuis la pointe du jour jusqu'à midi. Le lendemain Pizarre envoya sa petite armée, divisée en plusieurs corps, dans l'intérieur de l'île, à la recherche des insurgés afin de les combattre. Les hostilités durèrent vingt jours, de sorte qu'ils furent bien châtiés. Dix des principaux furent arrêtés avec le cacique, car il avait avoué que c'étaient eux qui l'avaient poussé à cette trahison, et qu'il n'y avait pris part que contre sa volonté, n'ayant pu détourner ces chefs de leur projet. Le gouverneur en fit justice, en ordonnant de brûler les uns et de trancher la tête aux autres.

Le soulèvement et la trahison du cacique et des naturels de l'île de Sanctiago furent cause qu'on leur fit la guerre jusqu'à ce qu'on les eût obligés d'abandonner l'île et de passer en terre ferme. Comme Sanctiago avait été très-peuplée, très-fertile et très-riche, le gouverneur ne voulut pas la dévaster : il résolut de mettre le cacique en liberté, afin qu'il rappelât les

habitant dispersés et que l'île se repeuplât de nouveau. Ce chef fut très-satisfait de pouvoir dorénavant servir sa majesté, et cela à cause des honneurs qu'il avait reçus pendant sa captivité.

On ne pouvait tirer aucun avantage de Sanctiago : Pizarre en partit donc avec les Espagnols et les chevaux qui purent entrer dans les trois batiments qui étaient à l'ancre, afin de se rendre à Tumbez, alors en paix. Il laissa le reste de son monde et un capitaine, jusqu'à ce que les navires retournassent les chercher. Pour effectuer la traversée avec plus de promptitude, il ordonna au cacique de Tumbez d'envoyer des radeaux; trois chrétiens s'y embarquèrent avec des marchandises. En trois jours les vaisseaux touchèrent à la plage de Tumbez. Au moment où le gouverneur débarqua, il trouva la population des villes soulevée : on sut, par des Indiens dont on s'était emparé, que les chrétiens et les marchandises qui étaient sur les radeaux avaient été pris. Aussitôt que les troupes et les che-

vaux furent à terre, Pizarre envoya chercher le monde qu'il avait laissé à Sanctiago. Les Espagnols s'établirent dans deux maisons fortifiées de la ville du cacique; l'une d'elles ressemblait à un château fort. Le gouverneur donna l'ordre de reconnaître la campagne et de remonter une rivière qui coule dans les villages, afin d'apprendre ce qu'étaient devenus les trois chrétiens pris à bord des radeaux, et de tâcher de les délivrer avant que les Indiens ne les tuassent. Bien que dès le premier moment où l'on prit terre on eût mis la plus grande diligence à battre le pays, on ne put trouver ces trois chrétiens ni apprendre de leurs nouvelles. Les gens envoyés à cette expédition s'embarquèrent sur des radeaux avec autant de vivres qu'on put s'en procurer : ils emmenèrent quelques Indiens. Le gouverneur envoya des messagers du pays au cacique et à d'autres chefs, leur enjoignant au nom du roi de se conduire paisiblement et de ramener les trois chrétiens en vie sans leur faire aucun

mal. Son intention était de reconnaître les naturels comme sujets de sa majesté, quoiqu'ils eussent manqué à leurs devoirs, mais s'ils n'obéissaient il devait leur faire la guerre et mettre le pays à feu et à sang jusqu'à ce qu'il les eût exterminés. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'ils vinssent, et même ils se conduisaient avec arrogance, construisant des forts de l'autre côté du fleuve qui était grossi, et que l'on ne pouvait passer. Ils disaient aux Espagnols de traverser et qu'ils avaient tué leurs trois compatriotes. Aussitôt que tous ceux qui étaient restés dans l'île furent arrivés, le gouverneur fit faire un grand radeau, et il ordonna à un capitaine de traverser le fleuve à l'endroit le plus favorable, avec quarante chevaux et quatre-vingts fantassins. Les Espagnols passèrent sur le radeau depuis le matin jusqu'au soir. Le capitaine avait reçu l'ordre d'attaquer ces Indiens, puisqu'ils étaient en rébellion et qu'ils avaient tué des chrétiens. Si après les avoir punis en raison de leur délit, ils mon-

traient des intentions pacifiques, il pouvait les recevoir conformément aux injonctions du roi. Il devait les en requérir et leur parler au nom de sa majesté. Le capitaine partit avec ses troupes en emmenant des guides : après avoir franchi le fleuve, il marcha toute la nuit jusqu'à ce qu'il eût atteint l'ennemi, et au point du jour il attaqua les fortifications où il s'était retranché. L'affaire dura toute la journée; les chrétiens blessèrent et tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre, et firent prisonniers ceux qu'il fut possible de prendre vivants. A l'approche de la nuit, les nôtres se retranchèrent dans un village. Le jour suivant, dès l'aurore, nos troupes partirent en divers corps pour poursuivre l'ennemi. C'est ainsi que ces Indiens furent châtiés. Le capitaine, ayant vu que la perte qu'ils avaient éprouvée était suffisante, fit des propositions de paix au cacique. Celui-ci, qui se nommait Quilimassa, envoya des messagers avec un chef, et répondit par la bouche de cet homme que la

crainte des Espagnols l'avait empêché de venir; que s'il eût été certain que ces derniers ne voulussent pas le tuer, il se serait présenté paisiblement. Le capitaine répondit à l'envoyé que son maître pouvait venir sans crainte, qu'il ne lui serait fait aucun mal; que le gouverneur le recevrait amicalement comme sujet du roi, et lui pardonnerait son crime. Le cacique, ayant reçu cette assurance, se présenta accompagné d'autres chefs, bien qu'il parût fort effrayé. Le capitaine l'accueillit avec joie, et lui dit d'abord qu'on ne devait pas maltraiter ceux qui venaient avec des intentions pacifiques quoiqu'ils eussent été insurgés; et que, puisqu'ils étaient arrivés, cette guerre serait la dernière; qu'il n'avait qu'à rappeler ses sujets dans leurs villages. Le capitaine ordonna de transporter sur l'autre rive les vivres qu'il avait trouvés; puis il repassa le fleuve avec les Espagnols, le cacique et les chefs indiens, pour revenir où il avait laissé le gouverneur, à qui il rendit compte de tout ce qui

avait eu lieu. Celui-ci remercia Dieu des bienfaits qu'il lui avait accordés en le faisant vaincre sans qu'un seul Espagnol fût blessé, et il ordonna aux troupes d'aller prendre du repos. Il demanda au chef indien pourquoi il s'était soulevé, et comment il avait tué les chrétiens après avoir été si bien traité par eux. En effet, il lui avait rendu un grand nombre de ses sujets, dont le cacique de l'île s'était emparé; et il lui avait livré des officiers coupables d'avoir incendié son village, afin qu'il en fît justice. Le cacique répondit : « J'ai appris que certains chefs sous mes ordres, qui conduisaient des radeaux, ont pris trois chrétiens et les ont mis à mort, mais je ne m'y trouvais pas; néanmoins j'ai craint qu'on ne me crût coupable. » « Amenez-moi ceux qui l'ont fait, lui dit le gouverneur, et que les habitants rentrent dans leurs villages. » Le cacique fit appeler ses gens et les chefs; mais ils dirent qu'il était impossible d'avoir les meurtriers des chrétiens, parce qu'ils avaient quitté le pays.

Pizarre, étant resté plusieurs jours dans cet endroit, vit qu'on ne pouvait s'emparer des assassins, et que la ville de Tumbez était détruite, bien qu'elle parût encore importante à cause de quelques édifices et de deux maisons fortifiées. L'une avait deux murs de terre, une cour, des logements, des portes et des ouvrages de défense, ce qui est pour les Indiens une bonne forteresse. Les naturels attribuent leur ruine à une grande peste qui leur fit beaucoup de mal, et à la guerre soutenue contre ceux de l'île. Comme il n'y avait dans ce pays que peu d'Indiens soumis à ce cacique, le gouverneur résolut de partir avec de l'infanterie et des cavaliers à la recherche d'une autre contrée plus habitée, pour y fonder une ville. Il se mit donc en marche, en laissant son lieutenant avec des Espagnols pour garder les bagages; et le cacique resta en paix, et rassembla ses sujets dans leurs villages.

Le premier jour que le gouverneur partit

de Tumbez, ce qui fut le 16 mars 1532, il arriva à un petit village. Trois jours après il parvint à un autre qui est situé au milieu des montagnes. Le cacique qui en était maître prit le nom de Juan : Pizarre s'y reposa trois jours. Trois jours après il gagna un fleuve, dont les bords étaient bien peuplés, abondants en vivres et riches en troupeaux de lamas (1). La route est tracée de main d'homme, large, bien faite, et, des chaussées sont établies dans les endroits difficiles. Quand il fut arrivé à ce fleuve, appelé Turicarami, il s'établit dans un grand village nommé Puechio. La plupart des caciques, qui habitent les rives supérieures et les villages qui l'avoisinent, se présentèrent avec des intentions pacifiques. Les habitants vinrent au-devant du gouverneur, qui les reçut tous avec beaucoup de bonté, et

(1) *Ovejas*, ce qui signifie littéralement des brebis. Les premiers conquérants espagnols nommaient ainsi les lamas, quelquefois ils donnent à ces animaux le nom de *carneros de la tierra* ou moutons du pays.

leur notifia la sommation enjointe par le roi, afin de les amener à la connaissance de l'Église et à la soumission envers sa majesté. Après l'avoir entendu, ils répondirent par leurs interprètes, qu'ils désiraient être ses sujets : Pizarre les reçut comme tels dans les formes requises, puis ils prêtèrent leur aide et fournirent des vivres. A une portée d'arbalète avant d'arriver à cet endroit, il existe une grande place et une forteresse palissadée, avec de nombreux logements où les chrétiens s'établirent, afin de ne pas être à charge aux naturels. Le gouverneur ordonna, sous des peines sévères, qu'on respectât leurs personnes et leurs propriétés, ainsi que celles de tous ceux qui se présenteraient avec des intentions pacifiques, et il défendit de prendre plus de vivres que ce qu'ils donnaient pour nourrir les chrétiens. Ceux qui contrevinrent à ces ordres furent punis, parce que les naturels apportaient tous les jours les aliments nécessaires, le fourrage pour les chevaux, et

suivaient en tout les ordres qu'ils recevaient.

Pizarre, voyant que les rives de ce fleuve étaient fertiles et populeuses, ordonna de parcourir le pays qu'il arrose, et de voir s'il y avait un port dans une situation favorable. On en reconnut un excellent sur le bord de la mer et près de l'embouchure; l'on trouva des caciques, seigneurs de populations nombreuses, dans des endroits d'où ils pouvaient facilement venir au fleuve et rendre des services. Le gouverneur alla visiter tous ces villages, et, les ayant examinés, il dit que la contrée était propre à être colonisée par des Espagnols. Voulant se conformer aux désirs du roi, qui étaient que les nations fussent converties, et que la colonisation se fit d'un commun accord avec les personnes désignées par sa majesté, dans les endroit les plus convenables à son service et à l'avantage des natifs, il écrivit aux Espagnols restés à Tumbez, afin de les faire venir. Avant d'expédier un envoyé, il pensa qu'il pourrait éprouver des retards en retour-

nant, si ce n'était pas un personnage assez redouté du cacique et des Indiens de Tumbez pour les forcer d'aider les troupes à venir. Il envoya donc son frère Ferdinand Pizarre, capitaine général.

Après le départ de cet officier, il vint à la connaissance du gouverneur que des caciques, qui habitaient la montagne, ne voulaient pas se soumettre, quoiqu'ils en eussent été requis au nom de sa majesté : il envoya un capitaine avec vingt-cinq chevaux et de l'infanterie pour les subjuguer. Celui-ci les trouva qui avaient abandonné leurs villages : il leur signifia de se présenter en amis; cependant ils arrivèrent les armes à la main : alors il les chargea, et en peu de temps il en blessa et il en tua un si grand nombre, qu'il les mit en fuite. Le capitaine leur enjoignit de nouveau d'accepter la paix, les menaçant non-seulement de leur faire la guerre, mais de les exterminer; ce qui les força de déposer les armes. Il les accueillit, revint près du gouverneur,

après avoir laissé tout le pays pacifié et en emmena les caciques. Pizarre leur fit beaucoup d'amitiés et leur ordonna de retourner chez eux et de rappeler leurs sujets. Le capitaine dit, que dans les villages de ces Indiens de la montagne, il avait trouvé une grande quantité de minerai d'or fin que les habitants exploitaient, et il en avait rapporté des échantillons. Les mines, suivant eux, étaient à vingt lieues du village. Le capitaine, qui avait été à Tumbez chercher les Espagnols, retourna avec eux trente jours après son départ. Plusieurs vinrent par mer avec les bagages, dans un vaisseau, une barque et des radeaux qui étaient arrivés de Panama avec des marchandises. Mais ces bâtiments n'amenaient pas de troupe, parce que le capitaine Diego de Almagro y était resté pour former une flotte, afin de se rendre à Tumbez et de coloniser pour son compte. Aussitôt que le gouverneur eut appris l'arrivée des bâtiments, il partit pour le port de Puechio avec

des troupes en descendant la rivière, pour que le débarquement du bagage se fît avec plus de promptitude et qu'on pût revenir par eau. Il aborda dans un endroit où était un cacique nommé Lachira : il trouva les chrétiens débarqués et qui se plaignirent des mauvais traitements que ce chef avait exercés envers eux. La nuit précédente ils n'avaient pas dormi de frayeur, parce qu'ils avaient remarqué que les Indiens allaient et venaient avec inquiétude et en pelotons. Le gouverneur prit des informations près des naturels, et il apprit que le cacique de Lachira (1), les principaux du pays, ainsi qu'un autre chef nommé Almotaxe, avaient résolu de tuer les chrétiens le jour même que Pizarre arriva. Dès que celui-ci le sut, il envoya secrètement des gens pour s'emparer du cacique d'Almotaxe et des chefs indiens : lui-même il

(1) Souvent les anciens historiens espagnols donnent aux chefs indiens le nom des pays qu'ils possédaient, et quelquefois ils désignent les pays par le nom de leurs caciques.

arrêta celui de Lachira et d'autres principaux habitants; ces gens avouèrent leur crime. Il ordonna aussitôt que justice fût faite; le cacique d'Almotaxe, ses chefs et plusieurs naturels furent brûlés, ainsi que tous les principaux Indiens de Lachira; mais le cacique de ce dernier endroit ne fut pas exécuté, parce qu'on ne le trouva pas assez coupable, et qu'il parut qu'il avait été forcé par les autres chefs. On pensa que si ces deux villages restaient sans maîtres ils seraient ruinés en peu de temps. On fit comprendre au cacique qu'il eût à bien se conduire dorénavant, parce qu'à la première trahison on ne lui pardonnerait pas; on lui dit de rassembler tous ses gens ainsi que ceux d'Almotaxe jusqu'à ce qu'un enfant, héritier du cacique de cette ville, fût en âge de régner. Ce châtiment jeta la terreur dans tout le pays, de sorte qu'une ligue que les habitans avaient formée pour attaquer le gouverneur et les Espagnols fut dissoute, et par la suite tous

devinrent plus soumis et plus craintifs.

Cette justice étant faite, les gens et les bagages qui venaient de Tumbez ayant été débarqués, le révérend père Vincent de Valverde, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et les officiers de sa majesté examinèrent le pays et les côtes; puis le gouverneur traça et fonda une ville au nom du roi, de concert avec ces personnes, ainsi que leurs majestés le prescrivent. Le territoire et les côtes offraient les conditions et les qualités qu'un pays doit avoir pour être colonisé par les Espagnols, et les naturels pouvaient servir sans trop de fatigues, car on s'attachait surtout à leur conservation, comme c'est la volonté de notre souverain. Le cacique d'un village nommé Tangarara, est établi sur les bords de ce fleuve, à six lieues de la mer. On donna à cet endroit le nom de Sant-Miguel.

Pizarre ne voulut pas faire souffrir de préjudice aux bâtiments en retardant leur retour; c'est pourquoi, d'accord avec les offi-

ciers du roi, il fit fondre l'or que ce cacique et celui de Tumbez lui avaient donné, et il fit prélever le *quint* qui revenait à leurs majestés. Le reste, appartenant à la compagnie, fut emprunté par le gouverneur aux associés pour être remboursé par le premier or que l'on aurait. Avec cet or, il expédia les bâtiments, paya les nolis, et les marchands vendirent leur cargaison et partirent. Pizarre fit savoir à Almagro, son collègue, combien le service de Dieu et de sa majesté souffrirait de l'établissement d'une nouvelle colonie qui dérangerait ses projets.

Après avoir pourvu au départ des bâtiments, il partagea, entre les personnes qui s'établirent dans cette ville, les champs et les terrains à bâtir. Comme les nouveaux habitants n'auraient pas pu se soutenir ni coloniser le pays sans le secours des naturels, et comme ceux-ci auraient beaucoup souffert si les caciques n'avaient été répartis entre des personnes qui auraient eu autorité

sur eux, puisque, quand les Espagnols connaissent les Indiens qui gouvernent, ils sont bien traités et en sûreté, le gouverneur, du consentement des religieux et des officiers qui jugèrent cette mesure utile à la religion et profitable aux naturels, remit les caciques et les Indiens entre les mains des habitants de la nouvelle ville, pour les aider à se maintenir, et pour que les chrétiens les instruisissent dans notre sainte foi, conformément aux ordres de sa majesté, jusqu'à ce que l'on eût décidé ce qui était le plus convenable au service de Dieu et du roi, et plus avantageux aux indigènes. Des alcades, des régidors et d'autres officiers publics furent nommés, et des brevets leur furent délivrés afin qu'ils pussent administrer la justice.

Le gouverneur apprit que du côté de Chincha et de Cuzco, il se trouvait des villes nombreuses, grandes, fort riches; et qu'à douze ou quinze journées de Sant-Miguel, il y avait une vallée peuplée nommée Caxamalca, où

résidait Atabalipa, le plus grand souverain du pays. Ce prince était venu en conquérant, d'une contrée éloignée, sa patrie; et, étant arrivé à la province de Caxamalca, il s'y était fixé parce qu'il l'avait trouvée très-riche et fort agréable; de là il avait étendu ses conquêtes. Comme il est redouté des riverains du fleuve, ces derniers ne sont pas aussi fidèles au service de sa majesté qu'ils le devraient; au contraire, ils sont plus disposés en faveur d'Atabalipa, disant qu'ils le regardent comme leur seul souverain, et qu'une petite partie de son armée est suffisante pour exterminer tous les chrétiens, car il répand la terreur par sa cruauté inouie.

Pizarre résolut de rechercher Atabalipa, pour le soumettre au roi, et de subjuguer les pays voisins; car ce chef, une fois vaincu, on pacifierait facilement toute la contrée. Il partit de Sant-Miguel, le 24 septembre 1532. Le premier jour de marche, il passa le fleuve dans deux radeaux : les chevaux traversèrent

à la nage. La nuit il se reposa dans un village sur l'autre rive. Trois jours après il parvint à une forteresse située dans la vallée de Piura, qui appartenait à un cacique, auquel il avait envoyé un capitaine à la tête de quelques hommes, pour faire des propositions de paix, et lui signifier de ne pas inquiéter le cacique de Sant-Miguel. Le gouverneur y resta dix jours, et fit provision de ce dont il pouvait avoir besoin pour son expédition. Ayant compté les chrétiens qu'il emmenait avec lui, il trouva qu'il avait soixante-sept cavaliers et cent dix fantassins, dont trois arquebusiers et quelques arbalétriers.

Le lieutenant de Sant-Miguel ayant écrit qu'il restait peu de chrétiens dans cette ville, Pizarre fit savoir que ceux qui désiraient retourner pour s'y établir pouvaient le faire, qu'il leur donnerait des Indiens pour les aider, comme aux autres colons qui s'y étaient fixés, et qu'il poursuivrait sa conquête avec ceux qui resteraient, qu'ils fussent peu ou

beaucoup. Cinq cavaliers et quatre fantassins s'en retournèrent, de telle sorte que le nombre des citoyens s'éleva à cinquante-cinq, plus dix ou douze Espagnols qui ne voulurent pas d'établissements. Soixante-deux cavaliers et cent deux fantassins restèrent avec le gouverneur. Il fit fabriquer des armes pour ceux qui n'en avaient pas et pour leurs chevaux, puis il forma de nouveau le corps des arquebusiers, l'éleva à vingt hommes, et leur donna un capitaine pour les commander.

Quand Pizarre eut pourvu à tout ce qui était nécessaire, il partit avec sa petite armée. Il marcha jusqu'à midi, et il arriva à une place importante, environnée de murs en torchis, et appartenant à un cacique, nommé Pabor. Le gouverneur et ses troupes s'y logèrent : on apprit que ce chef avait été un grand prince, mais il était ruiné, et que Cuzco l'ancien, père d'Atabalipa, lui avait détruit vingt villages, et massacré les ha-

bitants ; malgré ces pertes Pabor commandait encore un grand nombre de sujets. Il avait avec lui un de ses frères qui est aussi puissant ; ils étaient retenus de bonne volonté dans la ville de Sant-Miguel. Ce village et celui de Piura sont dans des vallées plates, très-fertiles. Le gouverneur prit dans cet endroit des informations sur les villages et les caciques des environs et sur la route de Caxamalca. Il apprit qu'à deux jours de marche de là se trouvait une grande ville, nommée Caxas, où il y avait une garnison d'Atabalipa qui attendait que les chrétiens passassent de ce côté. Dès qu'il en fut instruit, il y envoya secrètement un capitaine avec de la cavalerie et des fantassins : il leur ordonna, dans le cas où les ennemis voudraient s'opposer violemment à leur passage, d'essayer de leur inspirer des sentiments pacifiques, et de les amener à reconnaître l'autorité du roi, en leur intimant les ordres de sa majesté. Le capitaine partit le jour même. Le lendemain,

Pizarre se mit en marche, il arriva à un village nommé Çaran, où il attendit le capitaine qui s'était rendu à Caxas. Le cacique du village apporta au gouverneur dans une forteresse ou il était arrivé à midi, des vivres, des lamas et d'autres choses. Le lendemain il quitta cette place, parvint à un village dépendant de Çaran, et y fit asseoir son camp pour attendre le capitaine qui était allé à Caxas.

Cinq jours après, cet officier envoya un messager pour instruire le gouverneur de ce qui lui était arrivé. Pizarre lui fit savoir sans retard qu'il l'attendait dans ce village, et il lui ordonna de venir le rejoindre aussitôt qu'il aurait terminé ses négociations, et en retournant de visiter et de soumettre un autre village des environs de Caxas, nommé Sicabamba. Il savait que le cacique de Çaran était souverain de villes riches et d'une vallée fertile: il était retenu chez les colons de la ville de Sant-Miguel. Pendant la huitaine que Pizarre attendit le capitaine, les Espagnols se reposèrent,

et préparèrent leurs chevaux pour l'expédition.

Dès son arrivée, le capitaine rendit compte au gouverneur de ce qu'il avait vu. Il rapporta qu'il avait été deux jours et une nuit avant d'arriver à Caxas sans prendre d'autre repos qu'à l'heure des repas. Il avait traversé de hautes montagnes afin de surprendre cette place; malgré cela, et nonobstant les bons guides qui le conduisaient, il n'avait pu y parvenir sans avoir été aperçu par des espions. Plusieurs de ces derniers furent pris, et l'on apprit d'eux quelle était la population. Les chrétiens s'étant rangés en bon ordre, il continua sa route jusqu'à la ville; en y entrant, il trouva les traces d'un camp qui paraissait avoir été occupé par des gens de guerre. Caxas est dans une petite vallée au milieu des montagnes. La population était un peu inquiète, mais le capitaine la rassura, et fit entendre qu'il venait de la part du gouverneur pour recevoir les habitants en qualité

de sujets de l'empereur. Alors se présenta un chef qui se disait au service d'Atabalipa, et chargé de percevoir les tributs de la province. On lui demanda le chemin de Caxamalca, et comment son maître voulait recevoir les chrétiens; on s'informa aussi de la ville de Cuzco, qui est à trente journées de chemin de là, et dont les murailles ont une étendue égale à une journée de marche. La résidence du cacique a quatre portées d'arbalète de longueur. On y voit une salle où mourut Cuzco l'ancien : le sol est parqueté d'argent; le plafond et les murailles sont couverts de plaques d'or et d'argent entremêlées. Cette contrée, jusqu'à l'année d'avant, avait appartenu à Cuzco, le jeune, fils de Cuzco l'ancien; mais depuis lors Atabalipa, son frère, ayant pris les armes, s'empara de la ville, imposa des tributs considérables; chaque jour il commettait les plus grandes cruautés envers les habitants. Outre les contributions qu'il percevait sur leurs biens et leurs revenus, ces gens lui

en payaient une avec leurs fils et leurs filles.

Peu de jours auparavant, Atabalipa occupait les retranchements que l'on avait vus, et il en était parti avec une portion de son armée. Il y avait dans Caxas une grande maison fortifiée, entourée de torchis et garnie de portes; beaucoup de femmes y étaient occupées à filer et à tisser des étoffes pour l'armée d'Atabalipa, sans qu'il y eût d'autres hommes que les portiers qui les gardaient. A l'entrée du village, des gens étaient pendus par les pieds. On sut par le chef, qu'Atabalipa les avait fait mettre à mort parce que l'un d'eux était entré dans les habitations des femmes pour coucher avec une d'elles; cet homme et tous les portiers qui avaient été de connivence avec lui furent exécutés.

Dès que le capitaine eut soumis Caxas, il alla à Guacamba, autre ville éloignée d'une journée de là; elle est plus considérable que la première, et les édifices sont mieux bâtis. La forteresse est en pierres bien taillées et bien assises,

longues et larges de cinq ou six pieds, et si bien unies ensemble qu'on ne voit point où elles sont jointes. Le toit est en terrasse, couvert de pierres de taille; un escalier, aussi en pierres, est entre les deux corps de logis. Une petite rivière passe entre cette ville et Caxas; les habitants l'utilisent. Il y a des chaussées et des ponts très-bien construits; une route, faite de main d'homme, traverse ces deux villes, et va de Cuzco à Quito, qui est éloigné de plus de trois cents lieues. Ce chemin est uni, et dans la montagne il est très-bien établi, et si large, que six cavaliers peuvent y marcher de front sans se toucher. Le long de cette route sont des canaux d'eau amenée de loin pour que les voyageurs puissent boire. A la distance de chaque jour de marche, on a construit une maison dans le genre d'une hôtellerie (1), où logent ceux qui vont et qui viennent. Au

(1) Les Indiens nomment ces maisons *tambos*. Ce sont des espèces de caravansérails. Il existe encore au Pérou des établissements de ce genre.

commencement de cette route et dans la ville de Caxas, on a bâti une maison à l'entrée d'un pont, et une garde y est établie pour percevoir un péage sur les voyageurs. On l'acquitte en objets de la nature de ceux qu'on transporte, et personne ne peut enlever du village une charge, si d'abord il n'y a fait entrer une pareille quantité. Cette coutume est fort ancienne; Atabalipa la suspendit en faveur de sa garnison. Aucun voyageur ne peut sous peine de mort sortir avec des fardeaux par une autre porte que par celle-là. Le capitaine rapporta aussi que dans ces deux villes il y a deux maisons pleines de chaussures, de pains de sel, d'une espèce d'aliment qui ressemblait à des boulettes de viande (1), et d'autres objets en dépôt destinés à l'armée

(1) *Albondigas*, Ce sont des espèces de crépinettes. Le célèbre cuisinier de Philippe III, Martinez Motiño, auteur d'un traité de cuisine publié à Madrid, 1617, en compte une grande variété. Cet ouvrage, aujourd'hui fort rare, prouve que, malgré la réputation de sobriété des Espagnols, ils étaient déjà fort avancés dans l'art culinaire.

d'Atabalipa. Ces populations, suivant lui, étaient bien organisées, et possédaient des institutions politiques. Un chef et d'autres naturels avaient accompagné le capitaine, qui annonça que cet Indien était chargé de présents pour le gouverneur. Ce messager dit à Pizarre que son maître Atabalipa l'avait envoyé de Caxamalca pour lui porter ce présent; il se composait d'une fontaine en pierre servant pour boire, représentant deux forteresses, et en outre de deux charges d'oies desséchées et écorchées, afin qu'il en fît de la poudre pour se parfumer, car tel était l'usage entre les gens du pays. Son maître l'envoyait dire au gouverneur qu'il désirait son amitié, et qu'il l'attendait pacifiquement à Caxamalca. Pizarre reçut le présent et lui parla avec bonté, disant qu'il se réjouissait beaucoup de son arrivée, puisqu'il était l'envoyé d'Atabalipa, qu'il désirait connaître à cause de tout ce qu'il avait entendu de lui; et qu'ayant appris qu'il faisait la guerre

à ses ennemis, il avait pris le parti d'aller le trouver afin de devenir son ami et son frère, et de l'aider dans ses conquêtes avec les chrétiens qui l'accompagnaient. Il lui fit donner à manger et tout ce qui était nécessaire ainsi qu'aux gens de sa suite, et il ordonna de les loger comme le méritaient les ambassadeurs d'un si grand prince. Quand ils se furent reposés, il les fit venir devant lui, et leur dit que s'ils désiraient repartir ou rester quelques jours ils pouvaient le faire. L'envoyé répondit qu'il voulait retourner pour porter sa réponse à son souverain. Le gouverneur lui répliqua : « Rapporte-lui de ma part ce que tu as entendu, et dis-lui que je ne m'arrêterai dans aucun village, afin de me trouver plus tôt près de lui. » Puis il lui donna une chemise et d'autres objets venant d'Espagne pour qu'il les emportât.

Pizarre resta encore deux jours après le départ de l'envoyé, parce que ceux qui venaient de Caxas étaient fatigués. Pendant ce

séjour il envoya aux colons de Sant-Miguel une description du pays, il leur écrivit ce qu'il avait appris d'Atabalipa, et il leur expédia les deux forteresses et des tissus de laine du pays qu'on lui avait apportés de Caxas. C'est une chose extraordinaire de voir le cas que l'on fait de ces étoffes en Espagne. On les prendrait plutôt pour de la soie que pour de la laine; elles sont enrichies de dessins et de figures d'or très-bien brochées dans l'étoffe. Aussitôt après avoir expédié ses messagers, le gouverneur partit; il marcha pendant trois jours sans trouver ni villages ni eau, excepté une petite source où il s'approvisionna avec beaucoup de peine. A la fin, il arriva à une grande place forte palissadée, où il ne vit personne. On sut qu'elle appartenait au cacique d'un village nommé Copiz, qu'il habite une vallée des environs, et que cette forteresse avait été abandonnée parce qu'elle manquait d'eau. Le lendemain, le gouverneur se leva au clair de la lune parce qu'il y avait

une grande journée de chemin avant de parvenir à un village A midi il arriva à une maison fortifiée, qui avait d'excellents logements, d'où sortirent quelques Indiens qui vinrent au-devant de lui ; mais, comme il n'y avait ni eau ni vivres, il poussa deux lieues plus en avant, jusqu'au village du cacique.

Quand on y fut, Pizarre donna l'ordre à sa troupe de se loger ensemble dans un certain quartier. Il apprit par les principaux habitants du pays que ce village se nommait Motux, que le cacique était à Caxamalca, et qu'il avait fait une levée de trois cents hommes de guerre. Il y avait un chef placé par Atabalipa. Le gouverneur s'y reposa quatre jours, pendant lesquels il reconnut une partie des possessions du cacique, qui paraissaient s'étendre au loin dans une vallée fertile.

Tous les villages de cette contrée, jusqu'à Sant-Miguel, sont bâtis dans des vallées, ainsi que ceux que l'on connaît jusqu'au pied des montagnes aux environs de Caxamalca. Sur

toute cette route, les habitants ont une manière de vivre uniforme. Les femmes portent une robe large qui descend jusqu'à terre comme celles des femmes de Castille; les hommes ont une chemise courte. Ce sont des gens sales qui mangent la viande et le poisson crus ; ils font bouillir ou rôtir le maïs. Ils ont des sacrifices dégoûtants, et des temples d'idoles (1) qu'ils ont en grande vénération; ils leur offrent leurs biens les plus précieux. Chaque mois ils immolent leurs propres enfants, et ils peignent avec le sang des victimes le visage des idoles et les portes des temples. Ils font de ces édifices la sépulture de leurs morts, et les remplissent de cadavres depuis

(1) *Mesquitas*, des mosquées. Quand Pizarre entreprit la conquête du Pérou, trente ans à peine s'étaient écoulés depuis que les Maures avaient été expulsés de l'Espagne ; aussi les Espagnols avaient-ils encore l'habitude de regarder comme mulsulmans tous les peuples infidèles; ce qui les maintenait dans cette erreur, c'était sans contredit l'idée qu'ils étaient en Asie. On sait que le désir de se rendre aux *îles des Épiceries* avait fait entreprendre à Christophe Colomb la découverte de l'Amérique, et que Pizarre lui-même n'avait pas eu d'abord d'autres intentions en quittant Panama.

le sol jusqu'au comble. Ils se sacrifient eux-mêmes, et se donnent la mort de leur propre volonté, en riant, en dansant et en chantant; et quand ils ont bien bu, ils prient qu'on leur coupe la tête. Ils immolent aussi des moutons. Les temples diffèrent des autres édifices; ils sont environnés de pierres et de murs en torchis, et fort bien construits sur l'endroit le plus élevé du village. Le costume de Tumbez et de tous ces endroits est le même, et les sacrifices sont semblables. Ils sèment les endroits qui peuvent être arrosés dans les plaines sur les bords des fleuves, et partagent les eaux dans des canaux artificiels. Ils récoltent beaucoup de maïs, d'autres semences, et des racines dont ils se nourrissent. Il pleut rarement dans ce pays.

Le gouverneur marcha deux jours dans des vallées très-peuplées; chaque nuit on se reposait dans des maisons fortifiées et entourées de murs de torchis. Les chefs des villages disaient que Cuzco l'ancien logeait dans

ces maisons quand il voyageait dans des pays sablonneux et arides, jusqu'à ce qu'il eût gagné une autre vallée bien habitée (1), au milieu de laquelle coule une rivière large et rapide, et, comme elle était grossie, le gouverneur passa la nuit sur la rive, et il donna ordre à un capitaine de traverser à la nage avec les hommes qui savaient nager, et de se rendre au village situé de l'autre côté, afin que personne ne s'opposât au passage. Ce fut le capitaine Ferdinand Pizarre qui eut cette commission. Les Indiens d'un village qui était sur le bord opposé vinrent à lui avec des démonstrations d'amitié. Il se logea dans une forteresse palissadée; mais bientôt il vit que

(1) La traduction italienne de Domingo de Gazteltù, s'exprime ainsi :... *il Cuzco vecchio allogiava in queste case quando faceva viaggio : la gente di questa terra viveva pacifica. Nel altro giorno, caminò per una via di terra secca e sabiosa, fino che arrivò in una valle bene populata.*

Cuzco l'ancien logeait dans ces maisons quand il était en voyage : les habitants de ce pays sont pacifiques. Le lendemain il (Pizarre) marcha dans un pays aride et sablonneux jusqu'à ce qu'il eût atteint une vallée bien habitée, etc. Cette version semble plus exacte.

les naturels étaient soulevés, malgré que plusieurs d'entre eux se fussent présentés pacifiquement. Tous les villages étaient abandonnés, et les meubles en avaient été enlevés. Il leur demanda s'ils avaient connaissance des intentions d'Atalibapa à l'égard des chrétiens, si elles étaient pacifiques ou non; personne ne voulut lui dire la vérité, par la crainte qu'ils avaient de ce prince. Ayant pris à part un des chefs, et l'ayant mis à la torture, cet Indien dit qu'Atabalipa les attendait pour les combattre, que son armée était divisée en trois parties. L'une était au pied des montagnes, une autre (1) à Caxamalca. Ce chef rapporta qu'il avait entendu Atabalipa dire avec beaucoup d'arrogance qu'il fallait tuer les chrétiens. Le lendemain matin Ferdinand Pizarre le fit savoir au gouverneur. Aussitôt celui-ci commanda de couper des arbres sur chaque côté du fleuve pour faire

(1) *In lo alto, e il resto...* Sur les hauteurs, et le reste... Trad. ital. déjà citée.

passer les troupes et les bagages. On construisit trois pontons sur lesquels l'armée passa durant toute la journée : les chevaux traversèrent à la nage. Pizarre resta pendant toute cette opération difficile jusqu'à ce que tout le monde eût passé. Aussitôt que cela fut fini, il alla prendre ses quartiers dans l'endroit où était le capitaine; puis il fit appeler un cacique, duquel il apprit qu'Atabalipa était à Guamachuco, en avant de Caxamalca, avec une forte armée, qui s'élevait à cinquante mille hommes. Le gouverneur, entendant parler de cette multitude de combattants, crut que le cacique se trompait dans ses calculs. Il s'informa de sa manière de compter : il apprit que ces gens comptaient de un à dix, de dix à cent, de cent à mille; et qu'Atabalipa avait avec lui cinq dizaines de mille hommes : ce cacique que Pizarre interrogea, était le plus puissant des bords du fleuve. Il raconta qu'Atabalipa étant venu dans ce pays, il s'était caché par

crainte de ce prince, et que celui-ci ne l'ayant pas trouvé dans son village, de cinq mille Indiens qui lui obéissaient, il lui en avait tué quatre mille, et pris six cents femmes et deux cents enfants qu'il avait partagés à ses soldats. Le cacique du village et de la forteresse où logeait le gouverneur se nommait Cinto, il était avec Atabalipa.

Pizarre séjourna quatre jours. La veille de son départ il eut un entretien avec un naturel de la province de Sant-Miguel : il lui demanda s'il oserait aller à Caxamalca comme espion, et l'informer de ce qui se passait dans le pays. L'Indien lui répondit : « Je n'ose pas aller en espion ; mais si tu veux j'irai comme ton envoyé parler à Atabalipa. Je saurai s'il y a des gens de guerre dans la montagne, et quelles sont ses intentions. » Le gouverneur lui dit de partir comme il l'entendrait, et que si des troupes occupaient la montagne ainsi qu'on le lui avait dit, de le lui faire savoir par un homme de sa suite : de parler à Atabalipa

et à ses gens, de leur exposer les bons traitements que lui-même et d'autres caciques avaient reçus du gouverneur et des siens, et que jamais ils ne faisaient la guerre qu'à ceux qui les attaquaient. Il devait sur toutes choses parler avec exactitude, selon ce qu'il avait vu, et dire à Atabalipa que s'il voulait bien agir, Pizarre serait son ami et son frère, et qu'il l'aiderait dans son expédition.

L'Indien partit après avoir reçu ces instructions, et le gouverneur poursuivit sa marche au milieu des vallées, trouvant tous les jours un village avec sa maison palissadée comme une forteresse. Trois jours après il arriva au pied d'une montagne, laissant à droite la route qu'il avait suivie parce qu'elle conduit à la Chincha, en traversant la plaine : l'autre mène droit à Caxamalca. On apprit que jusqu'à Chincha, le chemin était bordé de grands villages, qu'il était construit en chaussée et encaissé par deux murs en torchis, jusqu'au fleuve de Sant-Miguel ; deux

charrettes pouvaient y marcher de front : de Chincha il se prolonge jusqu'à Cuzco. Dans beaucoup d'endroits, des arbres sont plantés de chaque côté, afin de donner de l'ombrage. Cette route était l'ouvrage de Cuzco l'ancien : il la suivait pour visiter ses états : les maisons fortifiées lui servaient de logement.

Plusieurs chrétiens furent d'avis que Pizarre suivît le chemin pour se rendre à Chincha, parce que par l'autre route on devait traverser une montagne dangereuse avant d'arriver à Caxamalca, qu'elle était occupée par les gens d'Atabalipa, et qu'il pouvait en résulter des pertes. Le gouverneur répondit qu'Atabalipa savait qu'il venait au-devant de lui depuis qu'il avait quitté le fleuve Sant-Miguel; que si il changeait de route, les Indiens diraient qu'il n'avait osé marcher à leur rencontre, et qu'ils s'énorgueilliraient encore davantage. « Cette raison et bien d'autres, » dit-il, « doivent empêcher de changer de route, il faut aller au-devant d'Atabalipa; et tous vous n'avez qu'à

vous conduire suivant les espérances que vous m'avez données. La multitude considérable des guerriers d'Atabalipa ne m'effraie pas, ajouta-t-il. Quoique les chrétiens soient beaucoup moins nombreux, la protection du Seigneur est suffisante pour vaincre nos ennemis, et pour les instruire dans notre sainte foi catholique; car chaque jour on le voit faire des miracles dans des occasions plus difficiles que dans celle-ci, puisque je vais avec le ferme désir de les amener à la vérité sans leur faire ni tort ni mal, excepté à ceux qui voudraient s'opposer à mes projets et prendre les armes. « Pizarre ayant parlé ainsi, tous dirent de marcher par la route qu'il choisirait comme la plus convenable, qu'ils le suivraient courageusement, et qu'au moment d'agir il verrait les actes de chacun. Arrivés au pied de la montagne, on se reposa un jour pour organiser le passage. Le gouverneur, de l'avis des personnes expérimentées, décida de laisser en arrière un corps de réserve avec les bagages, et il prit

avec lui quarante cavaliers et soixante piétons; il confia le reste à un capitaine, avec ordre de le suivre en bon ordre, en disant qu'il aviserait à ce qu'il y avait à faire. Il commença à gravir la montagne dans cette disposition; les cavaliers conduisaient leurs chevaux par la bride. A midi ils arrivèrent dans une forteresse palissadée, située au sommet d'une hauteur, dans un passage si difficile, que peu de chrétiens pourraient y tenir tête à une armée nombreuse. La route était si escarpée, que dans certaines parties on montait comme par des escaliers, et il n'y avait pas d'autre chemin pour traverser la montagne.

L'on franchit ce passage sans que personne le défendît. La forteresse est entourée d'un mur de pierres assises sur une hauteur environnée de rochers taillés. Le gouverneur s'y arrêta pour s'y reposer et dîner; le froid qui se fait sentir dans cette montagne est si grand, que les chevaux étant accoutumés à la chaleur des vallées, plusieurs furent malades.

De cet endroit, Pizarre alla passer la nuit dans un village; puis il envoya un exprès à l'arrière-garde, pour dire à ceux qui la composaient qu'ils pouvaient franchir le passage dangereux en toute sûreté, et qu'ils fissent leurs efforts pour venir prendre leurs logements à la forteresse. Cette nuit-là il s'établit dans une forteresse bâtie en pierres de taille, et aussi forte que quelque place d'Espagne que ce fût; les portes et les murs étaient aussi bien faits que s'il y avait eu dans ce pays les ouvriers et les outils que l'on a en Espagne. Les habitants s'étaient enfuis, excepté quelques femmes et quelques Indiens.

Le gouverneur envoya prendre deux des principaux par un capitaine; il les fit interroger chacun en particulier sur le pays, et il s'informa de l'endroit où était Atabalipa, s'il l'attendait pacifiquement ou avec des projets hostiles. Le capitaine apprit par ces gens que ce prince était à Caxamalca depuis trois

jours, et qu'il avait avec lui beaucoup de monde, mais ils ne connaissaient pas ses in tentions; ils avaient toujours entendu dire qu'il voulait faire la paix avec les chrétiens. Les habitants de ce village étaient soumis à Atabalipa.

Comme le soleil allait se coucher, il arriva un Indien de la suite de celui que le gouverneur avait envoyé à Caxamalca. Cet homme dit que son chef l'avait expédié parce qu'il avait rencontré deux messagers d'Atabalipa, qu'il avait laissés en arrière, que dans deux jours ils seraient près de Pizarre; qu'Atabalipa était à Caxamalca; qu'il ne prendrait pas de repos jusqu'à ce qu'il eût parlé à ce prince, et qu'il reviendrait avec une réponse. Pendant la route il n'avait pas vu de gens de guerre. Le gouverneur écrivit à l'instant toutes ces nouvelles au capitaine qu'il avait laissé avec les bagages, lui disant aussi qu'à partir du jour suivant il s'avancerait à petite journée pour l'attendre, et qu'ensuite

ils marcheraient ensemble. Le lendemain matin Pizarre continua de gravir la montagne; puis il s'arrêta au sommet, sur un plateau près de quelques ruisseaux pour attendre ceux qui le suivaient. Les Espagnols se reposèrent sous des tentes de coton qu'ils emportaient avec eux, et ils firent du feu pour dissiper le grand froid que l'on éprouvait sur ces hauteurs, car en Castille, dans les plaines, jamais il ne fait aussi froid que dans cette montagne. Le sommet en est uni et tout couvert d'une plante semblable à *de la sparte courte* (*esparto corto*): il y vient quelques arbres clair-semés. Les eaux sont si froides qu'on ne peut les boire sans les faire chauffer.

Il y avait peu de temps que le gouverneur s'était arrêté pour se reposer, quand l'arrière-garde arriva, et d'un autre côté des messagers envoyés par Atabalipa, qui conduisaient avec eux dix lamas. Lorsqu'ils furent en présence du gouverneur, et qu'ils l'eurent salué,

ils dirent qu'Atabalipa envoyait ces animaux aux chrétiens, et qu'il désirait savoir quel jour ceux-ci seraient à Caxamalca, afin de leur procurer des vivres le long de la route. Pizarre leur fit un bon accueil, et dit qu'il se réjouissait du présent, puisque c'était son frère Atabalipa qui le lui envoyait, qu'il se rendrait près de lui le plus tôt qu'il pourrait.

Quand ils se furent reposés et qu'ils eurent mangé, le gouverneur les interrogea sur les affaires du pays et sur les guerres de leur maître. L'un d'eux répondit que depuis cinq jours ce prince attendait Pizarre à Caxamalca, et qu'il n'avait avec lui que peu de monde, ayant envoyé le reste de ses forces contre son frère Cuzco. Le gouverneur leur demanda des détails sur toutes les guerres qu'Atabalipa avait eues, et comment il avait commencé ses conquêtes. L'Indien lui répondit : « Mon maître est fils de Cuzco l'ancien, qui déjà est mort, et qui gouvernait toute cette contrée. Il laissa à son fils Ataba-

lipa la souveraineté d'une grande province au delà de Tomipunxa, et qui se nomme Guito; et il légua à son fils aîné toutes ses autres possessions et la souveraineté principale. Comme ce dernier succédait au souverain, il prit le nom de Cuzco que portait son père. Non content des états qu'il possédait, il fit la guerre à son frère Atabalipa. Celui-ci lui envoya des ambassadeurs pour le prier de le laisser en paix dans les biens que son père lui avait légués en héritage. Cuzco ne voulut pas y consentir, il tua les fils de son frère et le frère d'un des deux ambassadeurs. Atabalipa l'ayant appris, marcha contre lui à la tête d'une nombreuse armée jusqu'à la province de Tumepomba, qui faisait partie des états de Cuzco; et, comme les habitants avaient pris les armes, il incendia la principale ville et il les tua tous. Il apprit dans cet endroit que son frère avait pénétré dans ses possessions les armes à la main; il marcha contre lui. Dès que Cuzco sut qu'il arrivait, il s'enfuit du pays.

Alors Atabalipa poursuivit ses conquêtes dans les états de son frère sans trouver de résistance dans aucune ville, car on savait le châtiment qu'il avait infligé à Tumepomba. Dans toutes les provinces qu'il subjuguait il grossissait son armée. Etant parvenu à Caxamalca il trouva le pays riche et fertile; il s'y reposa afin de continuer la conquête de tous les états de son frère; puis il expédia un chef avec deux mille hommes de guerre pour assiéger la ville où il résidait. Comme celui-ci avait une armée nombreuse, les deux mille hommes furent tués. Atabalipa envoya de nouveau, il y a six mois, deux chefs et un plus grand nombre de guerriers. Depuis peu de jours il a reçu des nouvelles : les deux chefs ont conquis tout le territoire de Cuzco jusqu'à la ville qu'il habitait, et ce prince a été défait avec son armée : on s'est emparé de sa personne, et on lui a pris une quantité considérable d'or et d'argent. » Le gouverneur répondit à ce messager : « Je suis très-satisfait de ce que tu

viens de me raconter, et de la victoire de ton maître; puisque son frère, non content de ce qu'il possédait, voulait le dépouiller de son héritage. Il arrive aux ambitieux ce qui est arrivé à Cuzco; non-seulement ils n'acquièrent pas ce qu'ils convoitent méchamment, mais ils perdent leurs biens et leur personne.»

Pizarre pensa que tout ce que l'Indien venait de raconter lui avait été suggéré par Atabalipa pour épouvanter les chrétiens, et pour faire connaître sa puissance et son adresse. «Je crois,» dit-il au messager, «que ce que tu m'as rapporté est vrai : Atabalipa est un puissant souverain, et je sais que c'est un grand guerrier; mais tu sauras que mon maître l'empereur, roi d'Espagne, de toutes les Indes et de la terre ferme, est souverain du monde entier. Il a un grand nombre de serviteurs plus grands princes qu'Atabalipa, et ses généraux ont pris et vaincu des rois plus puissants que lui et que son frère. L'empereur m'a

envoyé dans ce pays pour répandre parmi les habitants la connaissance de Dieu et pour les soumettre. Avec ce petit nombre de chrétiens qui m'accompagnent, j'ai vaincu des rois plus redoutables qu'Atabalipa. S'il veut être mon ami et me recevoir comme tel, ainsi que d'autres princes l'ont fait, je serai son ami, je l'aiderai dans ses conquêtes, et j'affermirai sa puissance, car je traverse cette contrée jusqu'à ce que j'aie gagné l'autre mer. S'il veut la guerre, je la lui ferai comme je l'ai faite au cacique de Sanctiago, à celui de Tumbez, et à tous ceux qui ont voulu me la faire; mais je ne combattrai personne, et je ne ferai de mal à qui que ce soit, si personne n'est mon ennemi. »

Les envoyés ayant entendu ce discours, restèrent quelque temps stupéfaits et sans proférer une parole, en apprenant que si peu d'Espagnols avaient accompli de si hauts faits. Quelque temps après ils dirent qu'ils désiraient porter la réponse à leur maître, et le

prévenir que les chrétiens allaient bientôt arriver, afin qu'il leur envoyât des vivres pour la route. Le gouverneur les congédia.

Le lendemain matin il se remit en marche, toujours dans la montagne, et le soir il prit ses quartiers dans quelques habitations qu'il trouva dans une vallée. Dès qu'il y fut arrivé, le principal envoyé qu'Atabalipa avait expédié le premier avec le cadeau des forteresses, sur la route de Caxas se présenta. Le gouverneur parut beaucoup se réjouir de sa venue, et lui demanda quelles étaient les intentions de son maître. Celui-ci répondit qu'elles étaient bonnes, et que ce prince l'envoyait avec dix moutons qu'il amenait pour les chrétiens. Il s'exprimait avec aisance, et il semblait à ses discours un homme spirituel. Aussitôt qu'il eut fini de parler, Pizarre demanda aux interprètes ce qu'il avait dit; ils répondirent que ses expressions étaient les mêmes que celles de l'autre envoyé de la veille, qu'il avait aussi beaucoup parlé de la

grande puissance de son maître et de la force considérable de son armée, certifiant toujours, et protestant que le gouverneur serait reçu avec amitié, et qu'Atabalipa le traiterait en ami et en frère. Pizarre lui fit une réponse flatteuse comme à l'autre ambassadeur. Celui-ci avait un train de grand seigneur, il possédait cinq ou six vases d'or fin, et offrait à boire aux Espagnols de la *chicha* (1) qu'il avait apportée avec lui : il dit qu'il désirait voyager avec le gouverneur jusqu'à Caxamalca.

Pizarre se remit en route le lendemain matin, et marcha dans les montagnes comme auparavant. Il gagna des villages d'Atabalipa, où il se reposa un jour. Le surlendemain, l'envoyé qu'il avait expédié à ce prince, et qui était un des chefs indiens de la province de Sant-Miguel, arriva dans ces villages : voyant l'ambassadeur d'Atabalipa

(1) C'est une boisson fermentée, faite avec du maïs.

qui était présent, il se précipita sur lui, le saisit par les oreilles, et le tira avec force. Le gouverneur lui ordonna de le lâcher, car si on les eût laissé faire, cette rixe aurait été fort sérieuse; puis il lui demanda pourquoi il avait traité de cette façon l'ambassadeur de son frère Atabalipa. « C'est, répondit notre envoyé, que cet homme est un grand coquin, un espion d'Atabalipa, qui vient ici dire des mensonges et se faire passer pour un chef. Atabalipa se dispose fortement à la guerre dans la plaine de Caxamalca, il a avec lui une armée nombreuse, et j'ai trouvé la ville abandonnée. De là je me suis rendu au camp, j'ai vu qu'il avait des troupes considérables, des bestiaux, beaucoup de tentes, et que tous ses gens sont prêts à combattre : ils ont même voulu me faire mourir, et ils l'auraient fait, si je ne leur eusse dit que s'ils me tuaient on tuerait leurs ambassadeurs, et qu'on ne les laisserait pas partir jusqu'à ce que je fusse de retour. Voilà comment ils m'ont laissé

aller : ils n'ont pas voulu me fournir gratis des aliments; j'ai été obligé de donner d'autres objets en échange (1). Je demandai à voir Atabalipa et à lui exposer le sujet de mon ambassade; ils s'y sont opposés, disant qu'il observait le jeûne, et qu'il ne voulait parler à personne. Un de ses oncles vint me recevoir : je lui dis que j'étais ton envoyé, et tout ce que tu m'avais chargé de lui faire savoir. Il demanda quels gens étaient les chrétiens, quelles étaient leurs armes; je lui répondis que c'étaient des hommes braves, très-belliqueux, et qui possédaient des chevaux qui couraient comme le vent, que ceux qui les montent ont des lances fort longues, avec lesquelles ils tuent tous ceux qu'ils veulent, parce qu'ils les atteignent en deux sauts. Les chevaux, leur dis-je, font un grand carnage avec leur bouche et leurs pieds. Les

(1) Comme il était d'usage chez les peuplades du Pérou, de défrayer les ambassadeurs, c'était méconnaître le caractère de celui de Pizarre que de lui refuser des aliments.

chrétiens qui vont à pied, sont très-agiles; ils portent au bras un bouclier rond, en bois, avec quoi ils se défendent, et des pourpoints épais, rembourrés de coton. Ils ont des épées très-tranchantes, qui d'un seul coup fendent un homme en deux, et coupent la tête d'un lama. Avec ces épées ils coupent toutes les armes dont les Indiens se servent. D'autres ont des arbalètes qu'ils tirent de loin, et chaque coup tue un homme. Ils ont aussi des armes à poudre qui chassent des balles de feu et tuent une grande multitude d'hommes. Ils répondirent que tout cela n'était rien, que les chrétiens étaient peu nombreux, que les chevaux n'étaient pas armés, et qu'ils les tueraient avec leurs lances. Je leur répliquai qu'ils avaient la peau dure, et que leurs lances ne pourraient l'entamer. Les armes à feu, dirent-ils, ne les effrayaient pas, car les chrétiens n'en avaient que deux. Au moment de partir, je demandai d'être présenté à Atabalipa, puisque ses envoyés voyaient le gou-

verneur, et lui parlaient, à lui qui est plus puissant qu'eux : ils ne voulurent pas y consentir, c'est pourquoi je suis revenu. Tu peux voir si j'ai raison de vouloir tuer cet homme; car c'est un espion d'Atabalipa, comme on me l'a dit. Il te parle et il mange avec toi, et moi qui suis un cacique, ils n'ont pas daigné me laisser parler à Atabalipa, ni me donner à manger, et ce n'est que par les bonnes raisons que je leur ai données, que j'ai pu échapper à la mort. »

L'envoyé d'Atabalipa parut tout épouvanté de voir avec quel feu l'autre Indien s'exprimait; il répondit que s'il n'y avait personne dans la ville de Caxamalca, c'était afin que les maisons fussent libres pour que les Espagnols pussent s'y loger; qu'Atabalipa tenait la campagne parce que tel était son usage depuis le commencement de la guerre. « Si l'on t'a empêché de parler à Atabalipa, ajouta-t-il, c'est ce que, selon son usage, il jeûnait, et on n'a pas voulu te le laisser voir, parce que

quand il observe le jeûne, il vit en retraite, on ne peut alors lui parler, et personne n'a osé lui faire savoir que tu étais venu. S'il l'avait su, il t'aurait fait entrer, et t'aurait offert à manger. » Il ajouta beaucoup d'autres raisons, certifiant qu'Atabalipa attendait dans de bonnes intentions. S'il fallait écrire tout l'entretien qui eut lieu entre cet Indien et Pizarre, on en ferait un livre. Je dirai donc en somme, que le gouverneur lui répondit qu'il pensait bien qu'il en était ainsi; et qu'il n'attendait rien moins de son frère Atabalipa. Il ne cessa de le traiter aussi bien qu'auparavant, et il faisait mauvaise mine à l'Indien son envoyé, donnant à entendre à celui d'Atabalipa qu'il en voulait à ce chef de ce qu'il l'avait maltraité en sa présence; mais en secret il était persuadé que son Indien avait dit vrai, car il connaissait les perfidies des naturels.

Le jour suivant, Pizarre partit, et alla passer la nuit dans des savanes, afin d'arriver

le surlendemain à midi à Caxamalca qui, disait-on, n'en était pas éloigné. Les messagers d'Atabalipa s'y rendirent avec des vivres pour les chrétiens. A la pointe du jour il se remit en marche avec ses troupes rangées en bon ordre, et il avança jusqu'à une lieue de Caxamalca où il attendit son arrière-garde. Le gouverneur disposa son armée à entrer dans la ville; il fit trois corps de sa cavalerie et des piétons, marcha dans cet ordre, et envoya des messagers à Atabalipa pour lui dire de venir de Caxamalca, afin d'avoir une entrevue. Quand on fut à l'entrée de cette ville, on vit le camp d'Atabalipa qui était assis sur le flanc d'une montagne à une lieue de Caxamalca.

Pizarre entra dans cette ville un vendredi, à l'heure de vêpres, le 15 novembre de l'année 1532 de Notre Seigneur Jésus-Christ. Au centre est une grande place environnée de murs en torchis et de maisons habitables. Le gouverneur n'ayant trouvé personne s'é-

tablit dans cette place, et il expédia un exprès à Atabalipa pour lui apprendre son arrivée, et l'engager à venir le voir et à lui montrer où il fallait qu'il se logeât. Pendant que cet homme était en route, Pizarre fit examiner la ville pour voir s'il n'y avait pas une position plus forte pour s'y retrancher. Il donna l'ordre que tout le monde restât dans la place, et défendit que les cavaliers missent pied à terre, jusqu'à ce que l'on sût si Atabalipa venait.

Quand on eut observé la ville, on reconnut qu'il n'y avait pas de position plus avantageuse que la place. Cette ville, la plus considérable de la vallée, est bâtie sur le penchant d'une montagne; elle a une lieue de surface. Deux rivières traversent la vallée; elle est unie, très-peuplée d'un côté et environnée de montagnes de l'autre. Caxamalça a deux mille habitants; à l'entrée sont deux ponts, et les deux rivières passent de ce côté. La place est plus grande qu'aucune d'Espagne, tout en-

tourée de constructions ; deux portes y donnent entrée et correspondent avec les rues de la ville. Les maisons ont plus de deux cents pas de large ; elles sont très-bien faites et environnées de murs de torchis de trois toises ; les toits sont couverts de paille et de bois qui s'appuient sur les murs. Il y a des maisons qui ont dans l'intérieur, des appartements divisés en huit parties ; elles sont mieux disposées que les autres. Les murailles de ces maisons sont en pierres de taille très-bien travaillées ; les appartements sont séparés par des murs en moellons, et ont chacun leur porte ; dans les cours, sont des bassins d'eau ammenée de loin dans des canaux pour le service des habitations.

En avant de la place, dans la direction de la campagne, est une forteresse en pierre ; un escalier aussi en pierres de taille mène de cette place à la forteresse ; une petite porte secrète et un escalier dérobé sont établis du côté de la campagne, afin que l'on puisse monter à la

forteresse sans passer par la place. Au-dessus de la ville, du côté de la montagne où commencent les maisons, s'élève une autre forteresse construite sur un rocher taillé à pic presque tout autour. Plus grande que la première, elle a une triple enceinte, et l'on y parvient par un escalier en escargot. On n'a pas encore vu chez les Indiens de pareilles forteresses. Entre la montagne et la grande place il y en a une plus petite, tout environnée de logements; ils étaient remplis de femmes au service d'Atabalipa. Avant d'arriver dans la ville on voit une maison entourée d'une enceinte de murailles en torchis, avec une cour plantée d'arbres. Les habitants disent que c'est la maison du soleil : cet astre a des temples dans tous les villages. Il y a encore beaucoup d'autres temples dans cette ville et dans tout ce pays; ils sont en si grande vénération, que quand les Indiens y entrent ils quittent leurs chaussures.

Une fois que l'on est parvenu dans les

montagnes, les habitants sont bien meilleurs que tous ceux que l'on laisse en arrière : ils sont beaucoup plus propres et plus intelligents. Les femmes sont aussi plus retenues; elles ont sur leurs robes des cordons bien travaillés et liés en ceinture. Au-dessus de cette robe elles mettent une pièce d'étoffe de laine qui les couvre depuis la tête jusqu'à mi-jambe, et qui ressemble à une mantille. Les hommes portent de petites chemises sans manches et une couverture de laine. Toutes les femmes tissent chez elles de la laine et du coton. Elles fabriquent les étoffes nécessaires et les chaussures des hommes avec les mêmes matières. Ces chaussures sont faites comme des souliers.

Pizarre était resté avec les Espagnols pour attendre Atabalipa, ou quelqu'un qui lui donnât un logement. Voyant qu'il se faisait tard, il expédia un capitaine et vingt cavaliers pour dire à ce prince de venir lui parler. Il recommanda d'éviter le combat avec ses gens, à

moins d'y être absolument forcé; de faire tout son possible pour parvenir jusqu'à lui, et de retourner avec une réponse. Lorsque ce capitaine fut à moitié chemin, le gouverneur monta au haut de la forteresse. Il vit en avant des tentes élevées dans la campagne, une grande multitude d'Indiens. Craignant que les chrétiens ne se trouvassent en danger en cas d'attaque, il leur envoya son frère, le capitaine Ferdinand, avec vingt autres chevaux, afin qu'ils pussent plus facilement se défendre et battre en retraite. Il lui recommanda d'empêcher que l'on n'en vînt aux mains.

Bientôt après il commença à pleuvoir et à grêler : Pizarre donna l'ordre aux chrétiens de se loger dans les appartements du palais, et il fit placer le capitaine de l'artillerie et ses pièces dans la forteresse. Sur ces entrefaites, un Indien arriva de la part d'Atabalipa, pour dire au gouverneur de se loger où il voudrait, excepté dans la forteresse : que son maître ne pouvait venir, parce qu'il observait le jeûne.

Le gouverneur répondit qu'il en agirait ainsi, et qu'il avait envoyé son frère pour prier son maître de venir le voir; car il avait grande envie de le connaître, à cause du bien qu'on lui avait dit de sa personne. Le messager partit avec cette réponse : le capitaine Pizarre et les chrétiens furent de retour avec la nuit. Quand ils furent en présence du gouverneur, ils lui dirent que pendant leur marche ils avaient trouvé un mauvais pas, c'était un bourbier qui, de loin, ressemblait à une route; en effet, une large chaussée en pierre, conduit jusqu'au camp d'Atabalipa. Comme ce chemin passe dans des endroits difficiles, ils s'étaient engagés dans ce mauvais pas, puis ils avaient traversé d'un autre côté. Avant d'arriver au camp, ils avaient franchi deux cours d'eau. Une rivière coulait en avant des retranchements d'Atabalipa, les Indiens la passent sur un pont. De ce côté le camp était environné d'eau.

Le capitaine, qui était parti le premier, avait laissé ses gens en deçà de la rivière, dans la

crainte d'épouvanter les naturels, et il n'avait pas voulu passer le pont parce qu'il avait eu peur qu'il ne s'enfonçât; mais il avait traversé l'eau en emmenant son interprète avec lui : il avait passé au milieu d'une troupe de gens rangés en bataille. Étant arrivé au logement d'Atabalipa, il vit quatre cents Indiens au milieu d'une place, et qui semblaient être de garde.

Le *tyran* (*el tyrano*) était à la porte de sa demeure, assis sur un petit siége : un grand nombre d'Indiens et de femmes étaient devant lui, debout, et l'entouraient presque. Il avait sur la tête une houppe de laine que l'on aurait prise pour de la soie cramoisie, haute de deux mains, et liée avec des cordons qui descendaient jusqu'aux yeux, ce qui le faisait paraître beaucoup plus grave qu'il ne l'était en effet. Il tenait les yeux fixés en terre sans détourner la vue. Quand le capitaine fut devant ce prince, il lui fit dire par son interprète ou truchement, qu'il était un officier

du gouverneur, qui l'envoyait pour lui faire visite, et pour lui exprimer le désir qu'il avait de le voir : que Pizarre serait très-satisfait s'il voulait bien venir. Il lui tint aussi d'autres discours auxquels Atabalipa ne répondit rien : il ne leva pas même la tête pour le regarder; mais un chef parla pour lui.

Pendant ce temps le second capitaine arriva à l'endroit où le premier avait laissé ses gens. Il s'informa de ce qu'était devenu son collègue; on lui répondit qu'il était allé parler au cacique. Il laissa aussi son monde, passa la rivière, et arriva où était Atabalipa. Le premier capitaine dit alors : « Voilà le frère du gouverneur, parle-lui, puisqu'il vient te voir. » A ces mots le cacique leva les yeux, et dit : « Mayçabilica, un chef que j'ai sur les bords de la rivière de Turicara m'a fait savoir comment vous maltraitiez les caciques, que vous les enchaîniez, et il m'a envoyé un collier de fer. Il m'a appris qu'il avait tué

trois chrétiens et un cheval; néanmoins, demain matin j'irai voir le gouverneur, et je serai l'ami des chrétiens, parce qu'ils sont bons.» Ferdinand Pizarre lui répondit: «Mayçabilica est un coquin, un seul chrétien le tuerait, lui et tous les Indiens de cette rivière. Comment pourrait-il tuer des chrétiens et un cheval, puisqu'ils sont tous des lâches (*unas gallinas, des poules*)? Ni le gouverneur ni les chrétiens ne maltraitent les caciques, si ceux-ci ne veulent pas leur faire la guerre, et nous agissons fort bien à l'égard des Indiens qui désirent être nos amis. Quant à ceux qui veulent la guerre, on la leur fait jusqu'à ce qu'ils soient exterminés, et lorsque tu auras vu ce que sont les chrétiens, quand ils t'aideront dans tes guerres contre tes ennemis, alors tu sauras que Mayçabilica t'a menti.» — «Eh bien! dit Atabalipa, un cacique a refusé de se soumettre à mes ordres, mes troupes partiront avec vous, et vous lui ferez la guerre.» Ferdinand Pizarre répondit: «Pour un seul ca-

cique il n'est pas nécessaire que ton armée se mette en campagne; dix cavaliers chrétiens suffisent pour le vaincre. » Atabalipa se prit à rire, et dit aux capitaines de boire; mais, comme ceux-ci se méfiaient, ils lui répondirent qu'ils jeûnaient. Cependant ils cédèrent à ses instances et acceptèrent. A l'instant des femmes arrivèrent avec des vases d'or, dans lesquels était de la chicha de maïs. Dès qu'Atabalipa les vit, il leur jeta un coup d'œil sans leur parler; aussitôt elles s'éloignèrent et revinrent avec d'autres vases d'or plus grands que les premiers, et on les leur présenta pour boire. Ensuite ils prirent congé d'Atabalipa, après être convenus avec lui qu'il viendrait voir le gouverneur le lendemain matin.

Le camp de ce prince était sur le penchant d'une colline; les tentes, tissues de coton, occupaient une lieue de longueur : au milieu s'élevait celle d'Atabalipa. Toute son armée était hors des tentes et sur pied, et leurs ar-

mes, qui sont des lances de la grosseur des piques, étaient plantées en terre. Ces deux capitaines crurent voir trente mille hommes dans le camp. Aussitôt que Pizarre fut instruit de ce qui s'était passé, il fit faire bonne garde, et il ordonna à son commandant en chef d'inspecter les postes et que toute la nuit des patrouilles parcourraient les approches des retranchements, ce qui fut fait. Le lendemain samedi, de bonne heure, le gouverneur reçut un messager d'Atabalipa, qui lui dit : Mon maître m'envoie vers toi pour te prévenir qu'il désire te voir, et qu'il conduira avec lui ses troupes armées puisque tu en as fait autant hier. Il demande que tu lui envoies un chrétien pour l'accompagner. « Dis à ton maître, lui répondit Pizarre, qu'il vienne sous de bons auspices et comme il voudra ; de quelque façon qu'il se présente, je le recevrai en frère et en ami, mais je ne lui enverrai pas de chrétien, parce qu'il n'est pas dans nos usages qu'un prince en envoie à un autre. »

Le messager retourna avec cette réponse. A peine fut-il arrivé au camp, nos sentinelles virent les troupes se mettre en marche. Peu après, un autre envoyé se présenta, et dit au gouverneur : « Atabalipa m'a chargé de te faire savoir qu'il ne veut plus amener ses guerriers, et qu'au lieu d'eux, beaucoup de ses gens viendront sans armes, parce qu'il désire les avoir à sa suite, les loger dans cette ville, et qu'ils doivent lui préparer un logement dans la place pour qu'il puisse y demeurer. Il veut que ce soit dans la maison appelée la maison du Serpent parce qu'il y a dans l'intérieur un serpent en pierre. » Le gouverneur répondit : « qu'il en soit ainsi, et qu'Atabalipa vienne au plus vite, car je désire le connaître. »

On vit presque aussitôt toute la campagne pleine de gens qui s'avançaient et s'arrêtaient presque à chaque pas pour attendre ceux qui venaient du camp. Ce concours de monde dura jusqu'au soir ; ils marchaient di-

visés en colonnes. Quand ils eurent franchi tous les mauvais pas, ils s'arrêtèrent dans la campagne, près du camp des chrétiens, et pendant tout ce temps-là du monde sortait de celui d'Atabalipa.

Alors Pizarre commanda aux Espagnols de s'armer dans leurs logements, de tenir leurs chevaux sellés et bridés, sous les ordres de trois capitaines, et que personne ne sortît pour se rendre à la place. Il ordonna au capitaine d'artillerie de pointer ses pièces sur les ennemis qui occupaient la plaine, et d'y faire mettre le feu quand il serait temps. Il fit placer son monde en embuscade dans les rues qui conduisaient à la place, et prit vingt fantassins, qui restèrent avec lui dans son logement pour l'aider à s'emparer de la personne d'Atabalipa, s'il venait traîtreusement, comme cela paraissait être, puisqu'il se faisait accompagner de tant de monde. Il recommanda de le prendre en vie, et que personne ne sortît de son poste, quand même on verrait en-

Le messager retourna avec cette réponse. A peine fut-il arrivé au camp, nos sentinelles virent les troupes se mettre en marche. Peu après, un autre envoyé se présenta, et dit au gouverneur : « Atabalipa m'a chargé de te faire savoir qu'il ne veut plus amener ses guerriers, et qu'au lieu d'eux, beaucoup de ses gens viendront sans armes, parce qu'il désire les avoir à sa suite, les loger dans cette ville, et qu'ils doivent lui préparer un logement dans la place pour qu'il puisse y demeurer. Il veut que ce soit dans la maison appelée la maison du Serpent parce qu'il y a dans l'intérieur un serpent en pierre. » Le gouverneur répondit : « qu'il en soit ainsi, et qu'Atabalipa vien[illegible]u plus vite, car [illegible] désire le connaître. »

On vit presque [illegible]ôt toute la [illegible] gne pleine de [illegible] vançai[illegible] taient presque [illegible] ceux qui ve[illegible] monde du[illegible]

visés en colonnes. Quand ils eurent franchi tous les mauvais pas, ils s'arrêtèrent dans la campagne, près du camp des chrétiens, et pendant tout ce temps-là du monde sortait de celui d'Atabalipa.

Alors Pizarre commanda aux Espagnols de s'armer dans leurs logements, de tenir leurs chevaux sellés et bridés, sous les ordres de trois capitaines, et que personne ne sortît pour se rendre à la place. Il ordonna au capitaine d'artillerie de pointer ses pièces sur les ennemis qui occupaient la plaine, et d'y faire mettre le feu quand il serait temps. Il fit placer son monde en embuscade dans les rues qui conduisaient à la place, et prit vingt fantassins, qui restèrent avec lui dans son logement pour l'aider à [illegible] de la personne d'Atabalipa, s'il [illegible] comme cela [illegible] puisqu'il se faisait accompa- [illegible] Il recommanda de le [illegible] et que personne ne sortit [illegible] on verrait en-

trer l'ennemi dans la place, jusqu'à ce que l'on eût entendu les décharges de l'artillerie. Il devait avoir des sentinelles en observation, et, s'il s'apercevait qu'Atabalipa se présentait avec de mauvaises intentions, il donnerait le signal de courir sus, et qu'alors tous devraient sortir de leurs logements, et les cavaliers monter à cheval aux cris Sanctiago.

C'est dans ces dispositions que le gouverneur attendit l'entrée d'Atabalipa sans qu'aucun chrétien ne se montrât dans la place, excepté la sentinelle, qui prévenait de ce qui se passait dans l'armée ennemie. Pizarre et le commandant en chef visitaient les postes des Espagnols, examinant s'ils étaient prêts à marcher qnand l'instant serait venu, disant à tous de se faire une forteresse de leur cœur, puisqu'il n'en avait pas d'autres, et qu'il n'avait de secours à attendre que de Dieu, qui protége dans les grands dangers ceux qui marchent pour son service.

« Bien qu'il y ait cinq cents Indiens pour un chrétien, ajoutaient-ils, montrez ce courage dont les gens de cœur font preuve dans de telles occasions, et espérez que Dieu combattra pour vous. Au moment de l'attaque, précipitez-vous avec force et promptitude, et chargez sans que les chevaux se jettent les uns sur les autres. » Tels étaient les discours que le gouverneur et le commandant en chef tenaient aux chrétiens pour les encourager; car ceux-ci auraient préféré sortir en rase campagne que de rester dans les maisons. Chacun, à voir leur courage, paraissait valoir cent hommes, et tant de monde les effrayait peu.

Le gouverneur voyant que le soleil allait se coucher, qu'Atabalipa ne bougeait pas et qu'il sortait toujours des troupes de son camp, lui envoya dire par un Espagnol d'entrer dans la place, et de venir le voir avant qu'il fût nuit. Quand le messager fut en présence d'Atabalipa, il le salua et lui fit signe

de se rendre près du gouverneur ; aussitôt le prince se mit en marche avec ses gens. Ceux qui formaient l'avant-garde avaient des armes cachées sous leurs chemises, c'étaient des espèces de juste-au-corps très-forts, rembourrés de coton, des sacs de pierres et des frondes, ce qui prouvait leurs mauvaises intentions. Dès que l'avant-garde commença à entrer dans la place, une troupe d'Indiens, couverts d'une espèce de livrée de diverses couleurs disposées comme les cases d'un échiquier, marchait en tête pour balayer la route. Après eux venaient en chantant et en dansant trois autres pelotons vêtus d'une façon différente, puis une multitude de gens couverts d'armures, portant des couronnes d'or et d'argent. Au milieu d'eux était Atabalipa, dans une litière garnie de plumes de perroquets de toutes sortes de couleurs, et enrichie de lames d'or et d'argent. Un grand nombre d'Indiens le portaient sur leurs épaules; deux autres litières et deux hamacs, dans lesquels étaient les

personnages principaux, le suivaient. Une multitude de gens divisés en colonnes marchaient ensuite, et portaient des couronnes d'or et d'argent.

Aussitôt que les premiers corps furent entrés dans la place, ils s'éloignèrent et firent place aux autres. Quand Atabalipa fut arrivé au milieu, il fit arrêter tout le monde, et il ordonna que l'on continuât de tenir élevée sa litière et les autres. Il entrait toujours du monde dans la place : un chef indien de l'avant-garde monta à la forteresse où était l'artillerie, et leva deux fois une lance comme pour donner un signal. Dès que le gouverneur le vit, il demanda à frère Vincent de Valverde s'il voulait aller parler à Atabalipa avec un truchement : celui-ci y consentit et s'avança en tenant un crucifix d'une main et la Bible de l'autre. Il passa au milieu des Indiens, parvint jusqu'à Atabalipa, et s'exprima ainsi par la voix de son interprète : « Je suis un prêtre de Dieu ; j'en-

seigne aux chrétiens les choses du Seigneur, et je viens les enseigner à vous aussi; j'enseigne ce que Dieu nous a appris et ce qui est contenu dans ce livre. C'est en cette qualité que je te prie, de la part de Dieu et des chrétiens, d'être leur ami, car Dieu le veut, et tu t'en trouveras bien. Va parler au gouverneur qui t'attend. » Atabalipa demanda qu'on lui donnât le livre pour le voir, et on le lui remit fermé. Comme il ne pouvait pas l'ouvrir, le religieux étendit le bras pour lui montrer comment il fallait s'y prendre. Atabalipa lui donna avec dédain un coup sur le bras, ne voulant pas le permettre; et en s'efforçant de l'ouvrir il y réussit. Il ne s'étonna pas de voir les caractères ni le papier, comme les autres Indiens, et il le jeta à cinq ou six pas de lui. Il répondit avec beaucoup d'orgueil et en ces termes au discours que le moine lui avait fait entendre par le truchement : Je suis bien instruit de ce que vous avez fait sur votre route, et comment vous avez traité mes ca-

ciques et pillé les maisons. » Le frère Vincent lui répondit : « Les chrétiens n'en ont pas agi ainsi : quelques Indiens ayant apporté des effets sans que le gouverneur en fût instruit, il les a renvoyés. » — « Eh bien! reprit Atabalipa, je ne bougerai pas d'ici que vous ne m'ayez tout rendu. » Le religieux retourna près du gouverneur avec cette réponse. Atabalipa se leva sur sa litière, et exhorta les siens à se tenir prêts. Le frère Vincent raconta au gouverneur ce qui s'était passé avec Atabalipa, et qu'il avait jeté à terre la sainte Écriture.

A l'instant même Pizarre revêtit une cuirasse rembourrée de coton, prit son épée, son bouclier, traversa au milieu des Indiens avec les Espagnols qu'il avait gardés près de lui, et courageusement, accompagné de quatre hommes, qui seuls avaient pu le suivre, il parvint jusqu'à la litière d'Atabalipa, puis sans la moindre crainte il lui saisit le bras gauche en s'écriant : Santiago! Aus-

sitôt l'on entendit les décharges de l'artillerie et le son des trompettes : toute la cavalerie et les fantassins sortirent. Dès que les Indiens virent galopper les chevaux, presque tous quittèrent la place, et s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils enfoncèrent une partie de l'enceinte de la ville, et un grand nombre tombèrent les uns sur les autres. Les cavaliers passèrent sur eux en les tuant et en les blessant, et ils poursuivirent les fuyards. L'infanterie chargea avec tant de furie ceux qui restèrent dans la place, qu'en peu de temps la plupart furent passés au fil de l'épée.

Cependant le gouverneur tenait toujours Atabalipa par le bras, ne pouvant pas le tirer en bas de son brancard parce qu'il était trop élevé. Les Espagnols tuèrent assez de porteurs pour que la litière tombât, et si le gouverneur n'avait pas protégé Atabalipa, cette fois ce barbare aurait expié toutes les cruautés qu'il avait commises. En le défendant il fut légèrement blessé à la main.

Pendant toute l'action aucun Indien ne fit usage de ses armes contre les Espagnols, tant fut grande leur épouvante en voyant Pizarre au milieu d'eux, le galop des chevaux, et en entendant tout à coup les décharges de l'artillerie. C'étaient des choses nouvelles pour eux, et ils cherchèrent plutôt à s'enfuir qu'à combattre.

Ceux qui portaient la litière d'Atabalipa semblaient être des chefs; tous furent tués, ainsi que ceux qui étaient dans les litières et dans les hamacs. Il y avait dans ces litières un grand seigneur qui remplissait près d'Atabalipa l'office d'écuyer, et qu'il estimait beaucoup; les autres étaient aussi des personnages puissants et ses conseillers. Le cacique de Caxamalca fut massacré, un grand nombre de chefs moururent aussi, mais on n'en tient pas compte, car il y en avait une multitude. Tous ceux qui composaient la garde d'Atabalipa étaient des gens de distinction. Le gouverneur retourna à son habitation avec son prison-

nier, dépouillé de ses vêtements que les Espagnols lui avaient arrachés en essayant de le faire descendre de sa litière.

C'est une chose merveilleuse de voir un prince si grand et si puissant fait prisonnier en si peu de temps. Le gouverneur envoya aussitôt dans la ville pour lui chercher des vêtements; il le fit habiller, et le consola ainsi du chagrin de se voir si promptement déchu de sa puissance. Entre autres paroles consolantes, il lui dit: « Ne sois pas honteux d'avoir été vaincu et fait prisonnier : les chrétiens que je conduis sont il est vrai peu nombreux, néanmoins j'ai conquis avec eux de plus vastes états que les tiens, et j'ai soumis des princes plus puissants que toi à l'obéissance de l'empereur mon maître, roi d'Espagne et du monde entier. Nous sommes venus par son ordre conquérir ce pays pour que tous aient la connaissance de Dieu et de la sainte foi catholique; nous n'avons donc que de bonnes intentions. Nous sommes venus

pour que tu apprennes à connaître le Seigneur, et que tu abandonnes cette existence diabolique et brutale dans laquelle tu vis. Voilà pourquoi Dieu, le créateur du ciel, de la terre et de tout ce qui existe, a permis qu'une petite troupe comme la nôtre soit victorieuse d'une si grande multitude d'ennemis. Quand tu connaîtras l'erreur dans laquelle tu as vécu, tu sauras combien il est avantageux pour toi que nous soyons venus dans ce pays par l'ordre de sa majesté. Tu dois te trouver bien heureux de n'avoir pas été vaincu par une nation cruelle comme la tienne, qui n'épargne personne. Pour nous, nous traitons avec humanité nos ennemis vaincus : nous ne faisons la guerre que quand ils nous attaquent, et, quoique nous puissions les détruire, nous leur pardonnons. Lorsque je tenais en mon pouvoir le cacique de l'île, je l'ai remis en liberté, afin qu'il se conduisît bien à l'avenir. J'en ai fait de même avec ceux de Tumbez, de Chilimasa et d'autres. Après qu'ils furent en-

tre nos mains, et quoiqu'ils méritassent la mort, je leur ai pardonné. Si nous nous sommes emparés de ta personne, et si nous avons tué tes gens, c'est parce que tu es arrivé avec une armée nombreuse quand nous t'avions fait prier de te présenter en ami, c'est parce que tu as jeté par terre le livre qui contient la parole de Dieu. Aussi le Seigneur a-t-il permis que ton orgueil soit abaissé, et qu'aucun Indien ne puisse blesser un seul chrétien. »

Atabalipa répondit à ce discours du gouverneur : « Mes officiers m'ont trompé, ils m'ont dit de ne pas tenir compte des Espagnols, mon intention était de venir en ami, ils n'ont pas voulu y consentir. Tous ceux qui m'ont donné ce conseil, ont été tués. J'ai bien vu la bonté et le courage des Espagnols, et que Mayçabilica les a calomniés. »

Comme la nuit était arrivée, le gouverneur, voyant que ceux qui avaient poursuivi les fuyards n'étaient pas de retour, fit tirer une

décharge d'artillerie et sonner la trompette pour qu'ils commençassent leur retraite. Peu après, tous rentrèrent au camp avec les nombreux prisonniers qu'ils avaient faits, et qui s'élevaient à plus de trois mille. Le gouverneur demanda aux siens s'il n'y avait pas de blessés. Son commandant en chef, qui était à leur tête, lui répondit qu'un seul cheval avait reçu une blessure légère. Le gouverneur, rempli de joie, lui dit : « J'en remercie vivement Dieu, notre Seigneur ; et tous, messieurs, rendons-lui de nombreuses actions de grâces pour le miracle éclatant qu'il a fait aujourd'hui pour nous. Nous pouvons croire en vérité que, sans sa protection particulière, nous n'aurions pu entrer dans ce pays, et encore moins rester vainqueurs d'une si grande armée. Plaise à Dieu, puisque par sa miséricorde il a bien voulu nous accorder de telles faveurs, qu'il nous accorde la grâce d'accomplir d'autres œuvres semblables pour mériter son saint royaume. Mais, messieurs, vous

êtes fatigués; que chacun aille donc se reposer dans son logement, et, quoique Dieu nous ait fait vaincre, ne cessons pas d'être sur nos gardes; car ces gens sont en déroute, il est vrai; mais ils sont artificieux et aguerris, et ce prince, vous le savez, est craint et obéi. Ils essaieront toutes les perfidies et toutes les ruses pour le tirer d'entre nos mains. Que cette nuit et toutes les suivantes il y ait une bonne garde et des patrouilles, afin que nous puissions être avertis. » Après cette allocution ils allèrent souper. Pizarre fit asseoir Atabalipa à sa table, et le traita avec bonté. Ce chef fut servi comme lui; ensuite il envoya chercher pour le servir celles de ses femmes que l'on avait prises, le prince lui-même en choisit une. Le gouverneur ordonna qu'on fît un bon lit pour Atabalipa dans la chambre où il dormait. Une simple garde surveillait le prisonnier sans qu'il fût enchaîné.

La bataille avait duré un peu plus d'une demi-heure, car le soleil était déjà couché

quand l'action avait commencé. Si la nuit n'était pas arrivée, de trente mille ennemis et plus (des gens qui avaient vu des armées en rase campagne, furent d'avis qu'il y en avait plus de quarante mille), fort peu auraient échappé. Il y avait dans la place plus de deux mille morts sans les blessés. On remarqua dans cette affaire un fait merveilleux; les chevaux, qui la veille ne pouvaient se remuer à cause des douleurs provenant du froid qu'ils avaient souffert, galoppèrent ce jour-là avec tant d'ardeur, qu'ils semblaient n'avoir pas été malades.

La nuit, le capitaine commandant en chef inspecta les sentinelles et les postes, et les plaça dans des endroits convenables. Le lendemain matin le gouverneur envoya un capitaine avec trente cavaliers pour battre toute la plaine, et fit briser les armes des Indiens. Pendant ce temps-là, ceux qui étaient restés au camp firent ôter de la place, par les Indiens prisonniers, les cadavres qui s'y trou-

vaient. Le capitaine et les cavaliers ramassèrent tout ce qu'il y avait dans le camp et dans les tentes d'Atabalipa, et retournèrent avant midi dans les retranchements des chrétiens avec un convoi d'hommes, de femmes, de moutons, de l'or, de l'argent et du butin. Cette incursion produisit 80,000 pesos d'or, 7,000 marcs d'argent et quatorze émeraudes : l'or et l'argent étaient en morceaux énormes, en plats grands et petits, en seaux, en vases, brasiers, grandes coupes, et autres pièces de différentes formes. Atabalipa dit que tous ces vases étaient à son usage, et que les Indiens qui s'étaient enfuis en avaient emporté une quantité très-considérable. Le gouverneur ordonna de lâcher tout le bétail parce qu'il y en avait beaucoup trop, et que cela embarrasserait, de tuer chaque jour ce qui serait nécessaire, et de conduire dans la place les prisonniers que l'on avait faits la veille pour que les chrétiens prissent ceux dont ils avaient besoin pour se servir. Il fit met-

tre les autres en liberté afin qu'ils se rendissent chez eux. Ils étaient de différents pays, d'où Atabalipa les avait fait venir pour faire la guerre, et pour le service de son armée.

Plusieurs Espagnols furent d'avis de tuer tous les gens de guerre, ou tout au moins de leur couper les mains. Le gouverneur ne voulut pas y consentir, disant qu'il n'était pas bien d'être aussi cruel : qu'Atabalipa était puissant, qu'il pouvait, il est vrai, réunir de grandes forces; mais que le pouvoir de Dieu était sans comparaison bien supérieur : que le Seigneur protégeait les siens par sa bonté infinie, et qu'ils devaient être certains que celui qui les avait préservés du danger de la veille, les soutiendrait dans les périls futurs. Puisque les chrétiens avaient le louable projet de conquérir ces sauvages infidèles au service de Dieu, et de les instruire dans la sainte foi catholique, ils ne devaient pas, disait-il, imiter ces gens-là dans les cruautés qu'ils

exercent, et les sacrifices qu'ils font de leurs prisonniers. « La mort de ceux qui ont péri pendant l'action suffit, ajouta-t-il : ces gens ont été conduits comme à la boucherie, il n'est pas bien de les tuer et de leur faire du mal. » C'est ainsi qu'ils furent mis en liberté.

On trouva dans cette ville de Caxamalca des maisons pleines du haut en bas d'étoffes liées en ballots ; on disait qu'elles avaient été rassemblées pour les besoins de l'armée d'Atabalipa. Les chrétiens prirent tout ce qu'ils voulurent, et cependant ils laissèrent ces maisons si remplies, qu'il ne paraissait pas qu'on y eût touché. Ces étoffes étaient les meilleures que l'on eût vues aux Indes. La plus grande partie était d'une laine très-fine et choisie; d'autres, de coton de diverses couleurs et très-bien tissues.

Voici leurs armes de guerre, et comment ils s'en servent. Des frondeurs, qui lancent des pierres de la grosseur d'un œuf, rondes

comme des cailloux de rivières, et travaillées à la main, marchent à l'avant-garde. Ces gens portent des boucliers qu'ils font avec des planches minces et très-fortes. Ils ont aussi des plastrons rembourrés de coton. Après ceux-ci viennent d'autres guerriers armés de haches d'armes et de massues; ces dernières sont de la longueur d'une brasse et demie, et de la force des lances de nos capitaines d'infanterie. La masse qui est à l'extrémité est en métal et grosse comme le poing; elle a cinq ou six pointes aiguës, chacune de la grosseur du doigt: ils manient cette arme à deux mains. Leurs haches sont de la même grandeur ou plus grandes, la partie coupante est de métal, longue d'une palme, et fait à peu près comme le fer d'une hallebarde. Plusieurs de ces haches et de ces massues sont en or et en argent, ce sont celles des chefs. Ces guerriers sont suivis de gens qui ont de petites lances pointues comme des dards. L'arrière-garde est formée de piquiers

armés de piques de trente palmes de long. Ils portent au bras gauche un brassard matelassé en coton, à l'aide duquel ils manient leur arme. Tous sont divisés en compagnies, qui ont leurs étendards et leurs chefs, avec autant d'ordre que les Turcs. Plusieurs ont des casques de bois qui leur couvrent la tête jusqu'aux yeux : ils sont rembourrés en coton, et aussi solides que du fer. Tous les guerriers qu'Atabalipa avait dans son armée étaient des hommes fort adroits et aguerris, comme des gens qui combattaient sans cesse. Ils étaient jeunes et de haute stature : mille de ces guerriers avaient suffi pour conquérir cette ville, qui compte vingt mille habitants.

La maison où résidait Atabalipa, située au milieu de son camp, est la plus belle que l'on ait vue chez les Indiens. Quoique petite, elle est divisée en quatre appartements : au milieu est une cour dans laquelle l'eau arrive par un conduit; cette eau est si chaude, que la main ne peut en supporter la

température. Elle sort toute bouillante d'une montagne des environs. Un autre conduit amène de l'eau froide qui se joint à la première, et toutes deux se jettent dans le même bassin. Quand on veut n'en avoir qu'une on bouche l'autre canal. Le bassin est grand et construit en pierre. En dehors de la maison, dans la cour, est un autre bassin qui n'est pas aussi bien fait que le premier. Il est garni d'escaliers en pierre pour y descendre quand on va se baigner. La chambre où Atabalipa se tenait pendant le jour a une terrasse qui donne sur un jardin : celle où il dormait près de là a une croisée qui s'ouvre sur la cour et le bassin. La terrasse donnait aussi sur la cour, les murs étaient enduits d'un bitume rouge très-brillant et plus beau que la rubrique. Les poutres qui supportent les toitures sont peintes de la même couleur; un autre appartement sur le devant est composé de quatre chambres rondes comme des cloches, elles sont toutes quatre réunies ensemble, et

peintes d'un blanc aussi pur que la neige. Les deux autres parties servent pour les gens. La rivière passe devant cette résidence.

Nous avons rapporté la victoire des chrétiens, et comment Atabalipa fut fait prisonnier; nous avons parlé de son camp et de son armée, nous allons raconter comment le père d'Atabalipa se rendit puissant, et nous donnerons des détails sur ses forces et ses états, tels qu'Atabalipa lui-même les a racontés au gouverneur. Le père d'Atabalipa, nommé Cuzco, régnait sur toute cette contrée. On lui obéissait dans une étendue de trois cents lieues, et on lui payait tribut. Il était d'une province au delà de Guito : trouvant le pays qu'il habitait tranquille, fertile et riche, il s'y établit, et une grande ville où il se fixa prit le nom de Cuzco. Il était si redouté et si obéi qu'on le traitait presque comme une divinité. Plusieurs villes conservent des statues de ce prince : il avait cent fils ou filles, dont la plupart vivent encore Il mourut

il y a huit ans en laissant pour héritier un de ses enfants qui portait le même nom que lui. Il était né de sa femme légitime ; ils nomment ainsi la première de leurs femmes ou la plus aimée du mari. Ce prince était plus âgé qu'Atabalipa à qui Cuzco l'ancien laissa la souveraineté de la province de Guito, qui fut séparée de ses possessions les plus importantes. Les restes de Cuzco sont enterrés dans la province de Guito où il cessa de vivre. Cependant sa tête a été transportée dans la ville de Cuzco où on la conserve avec un grand respect. Elle est enfermée dans l'or et l'argent; car le parquet, la muraille et le plafond de la maison où elle est déposée sont tout couverts de plaques d'or et d'argent arrangées en compartiment.

On compte dans cette ville une vingtaine de maisons dont les murailles sont garnies de feuilles d'or dans l'intérieur et au dehors. Elle possède beaucoup de riches édifices où Cuzco conservait son trésor, qui se compose

de trois petites chambres remplies de morceaux d'or, cinq autres, d'argent, et de cent mille *tejuelos* (*lingots d'or circulaires*) qu'on avait retirés des mines ; chacun de ces *tejuelos* pèse cinquante *castellanos* : c'était le produit des tributs des pays qu'il avait subjugués. Au delà de cette ville il y en a une autre nommée Collao, où passe une rivière qui roule une grande quantité d'or. A dix journées de marche de la province de Caxamalca, on trouve dans une province, nommée Guaneso, une autre rivière aussi riche que celle-là. Toutes ces contrées possèdent un grand nombre de mines d'or et d'argent.

Ce dernier métal s'exploite avec si peu de travail, qu'un Indien en retire chaque jour cinq ou six marcs. On le trouve mêlé avec du plomb, de l'étain et du soufre, ensuite on l'épure. Pour l'exploiter, les Indiens mettent le feu à la montagne, et à mesure que le soufre s'enflamme l'argent tombe par morceaux. Les

meilleures mines sont celles de Guito et de Chincha.

De là jusqu'à Cuzco on compte quarante journées de marche d'Indien chargé: le pays est très peuplé. Chincha, qui est une grande ville, est à moitié chemin. De nombreux troupeaux de lamas parcourent les campagnes; un grand nombre de ces animaux deviennent sauvages, car il est impossible de garder tous ceux qui naissent. Chaque jour les Espagnols qui sont avec le gouverneur en tuent cent cinquante, et ils ne semblent pas diminuer, et il y en aurait toujours dans cette vallée, quand même on y resterait un an. Tous les Indiens en général en font leur nourriture.

Atabalipa dit aussi que depuis la mort de son père il était resté sept ans en paix avec son frère, chacun dans le territoire qu'il avait reçu en partage. Depuis à peu près un an Cuzco avait pris les armes dans l'intention de s'emparer des états d'Ataba-

lipa. Celui-ci lui avait envoyé dire de ne pas lui faire la guerre, et de se contenter de ce que son père lui avait laissé. Cuzco ne voulut pas y consentir. Alors Atabalipa quitta sa capitale, nommée Quito, avec le plus grand nombre de guerriers qu'il put rassembler, et il se rendit à Tomepomba, où il combattit contre son frère, lui tua plus de mille hommes, et le força de prendre la fuite. Comme cette dernière ville s'était défendue, il l'avait brûlée, et il avait tué tous les habitants. Il voulait aussi ravager toutes les places de ce pays; mais il abandonna cette entreprise pour aller à la poursuite de son frère, qui s'était enfui dans ses états. Atabalipa conquit toute la contrée; chaque ville lui ouvrait ses portes, sachant le carnage qu'il avait fait à Tomepomba. Il y avait six mois que ce prince avait envoyé deux de ses officiers, gens très-braves, l'un nommé Quisquis et l'autre Chaliachin, à la tête de quarante mille hommes, contre la capitale

de son frère, et ils s'étaient rendus maîtres de tout le pays et même de la ville où Cuzco résidait. Ils avaient tué un nombre considérable de gens, et s'étaient emparés de sa personne et du trésor de son père. Ils le firent aussitôt savoir à Atabalipa, qui ordonna de lui envoyer le prisonnier. Il avait appris qu'ils arriveraient bientôt (1) avec un trésor considérable. Ses capitaines étaient restés dans la ville qu'ils avaient prise, pour garder le trésor qui s'y trouvait; ils commandaient une garnison de dix mille hommes choisis dans les quarante mille qu'ils avaient emmenés. Les trente mille autres étaient retournés se reposer chez eux, en emportant leur part du butin, et ce prince avait en sa puissance tout ce que son frère avait possédé.

Atabalipa et ses principaux chefs marchaient portés dans des litières. Depuis le commence-

(1) *Con lui e*, dit la traduction italienne, c'est-à-dire avec Cuzco et,... ce qui rend le sens plus clair.

ment de la guerre, ils avaient tué beaucoup de monde. Ce prince avait exercé nombre de cruautés contre ses ennemis. Il gardait près de lui tous les caciques des villes qu'il avait conquises, et des gouverneurs étaient placés par ses ordres dans toutes les villes, autrement il n'aurait pas pu conserver le pays en paix et soumis comme il est. C'est par ces moyens qu'il s'est fait craindre et obéir, et que ses gens de guerre étaient aidés et bien traités par les naturels.

Ce prince avait le projet, s'il n'avait pas été fait prisonnier, d'aller se reposer chez lui, et pendant la route d'achever la conquête de toutes les villes des environs de Tomepomba qui s'étaient défendues, et de les peupler de nouveaux habitants pris parmi ses sujets. Ses chefs devaient lui envoyer quatre mille hommes mariés pris à Cuzco pour peupler Tomepomba. Atabalipa ajouta qu'il présenterait au gouverneur son frère Cuzco, que ses chefs avaient pris dans sa capitale, afin qu'il en fît

ce qu'il jugerait à propos. Comme il craignait qu'on ne le tuât lui-même, il offrit, aux Espagnols qui l'avaient instruit dans la religion (1), une grande quantité d'or et d'argent. Le gouverneur lui demanda combien il en donnerait, et à quelle époque. Atabalipa promit de remplir en morceaux d'or, sceaux, vases, lingots et autres pièces semblables une grande salle longue de vingt-deux pieds sur dix-sept de large, jusqu'à une raie blanche qui est la moitié de la hauteur de la salle qui, suivant lui, avait une toise et demie de haut. De plus, en argent il livrerait deux fois la capacité de cette chambre tout entière, et cela dans deux mois. Le gouverneur lui dit d'expédier des messagers pour cela, et que, s'il tenait sa parole, il n'avait rien à craindre. Aussitôt ce prince envoya des exprès à ses officiers qui étaient dans la

(1) *Predicado*. J'ai traduit littéralement cette expression. J'avoue néanmoins que je préfère la version de l'édition de Venise, *che l'avevano preso* qui l'avait pris, car il est évident qu'Atabalipa pensait plutôt au salut de son corps que de son âme.

ville de Cuzco pour qu'ils lui envoyassent deux mille Indiens chargés d'or, et beaucoup d'argent, outre ce qu'ils avaient déjà fait partir avec son frère. Le gouverneur lui demanda combien de temps les messagers emploieraient pour aller à la ville de Cuzco. Atabalipa lui dit que, lorsqu'il envoyait en toute hâte porter un message en courant de ville en ville et en changeant les courriers, la nouvelle arrivait en cinq jours : mais que si les gens qui en étaient chargés faisaient toute la route, quoique ce fussent des hommes agiles, ils restaient quinze jours pour aller. Pizarre lui demanda aussi pourquoi il avait fait tuer plusieurs Indiens que les chrétiens avaient trouvés morts dans le camp quand ils allèrent le reconnaître. Il répondit que le jour où le gouverneur lui avait envoyé son frère Ferdinand Pizarre pour lui parler, un des chrétiens ayant heurté plusieurs Indiens avec son cheval, il avait fait mettre à mort ceux-ci s'étant reculés.

Atabalipa, était un homme de trente ans, d'une belle prestance, bien fait, plutôt replet, d'une figure très-belle, l'air cruel et les yeux remplis de sang. Il parlait avec lenteur et gravité comme un grand seigneur, il raisonnait fort bien. Les Espagnols, l'ayant entendu, le jugèrent un homme d'esprit. Quoique cruel, il était gai, il parlait aux siens avec dureté, mais il cachait alors son humeur enjouée.

Dans ses conversations avec Pizarre, il lui dit qu'à dix jours de Caxamalca, sur la route de Cuzco, il y avait dans certaine ville un temple que les habitants regardaient comme leur métropole. Tous vont y offrir de l'or et de l'argent. Son père avait beaucoup de vénération pour cet édifice, ainsi que lui. Il assura que de grandes richesses y étaient renfermées; car, bien que chaque endroit eût son temple où sont des idoles particulières, l'idole générale de tous les Indiens était dans cet endroit. Un grand sage qui, selon les Indiens, connaissait l'avenir, parce qu'il parlait

avec cette idole, habitait le temple. Le gouverneur, ayant entendu raconter à Atabalipa ce fait qu'il connaissait déjà, lui fit comprendre comment toutes ces idoles n'étaient qu'imposture, et que c'était le diable qui parlait par leur bouche, pour les entraîner à leur perte, comme il a entraîné tous ceux qui ont vécu et sont morts dans cette croyance. Il lui dit qu'il n'y avait qu'un Dieu, seul créateur du ciel, de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles, et en qui les chrétiens croyaient, que nous ne devions regarder que lui comme Dieu, obéir à ses commandements, et recevoir le baptême : que ceux qui feront ainsi gagneront son royaume, et que les autres souffriront les peines de l'enfer où brûlent éternellement tous ceux qui ne l'ont pas connu. « Vous avez servi le diable en lui faisant des sacrifices, continua-t-il, et en élevant des temples, toutes choses qui doivent cesser, parce que l'empereur, qui est le roi de tous les chrétiens et

de vous tous, m'a envoyé vers vous. C'est parce que vous vivez et que vous avez toujours vécu dans l'ignorance de Dieu, que le Seigneur a permis qu'avec toute votre nombreuse armée vous soyez vaincu et fait prisonnier par si peu de monde. Considérez bien le peu de protection que votre Dieu vous a accordé, et vous reconnaîtrez que c'est le diable qui vous trompe. » Atabalipa ayant répondu que comme jusqu'à présent ni lui ni ses ancêtres n'avaient vu les chrétiens, il ignorait tout cela, et qu'il avait vécu comme ses pères, et il ajouta qu'il était surpris de ce qu'il venait d'entendre, qu'il voyait bien que celui qui parlait dans les idoles n'était pas le vrai Dieu, puisqu'il lui avait été si peu secourable.

Quand les Espagnols se furent reposés des fatigues du voyage et du combat, le gouverneur envoya des messagers à la ville de Sant-Miguel, pour apprendre aux colons ce qui s'était passé, s'informer de ce qu'ils faisaient, et

s'il était arrivé des vaisseaux. Puis il donna l'ordre de construire au centre de la place de Caxamalca une église, où l'on célébrerait le saint sacrifice de la messe. Il commanda d'a-battre le mur d'enceinte de la ville, parce qu'il était trop bas, et il en fit reconstruire un autre en torchis, de la hauteur de deux toises sur cinq cent cinquante pas de long. Il fit faire d'autres travaux pour améliorer les fortifications. Chaque jour il demandait s'il ne se formait pas des rassemblements de naturels, et ce qui se passait dans le pays.

Quand les caciques de cette contrée eurent appris l'arrivée du gouverneur et la captivité d'Atabalipa, un grand nombre vinrent avec des démonstrations d'amitié pour voir ce prince; plusieurs commandaient à trente mille Indiens, tous sujets d'Atabalipa. Aussitôt qu'ils arrivaient devant leur souverain, ils faisaient des salutations respectueuses, lui baisaient les pieds et les mains, tandis que celui-ci les rece-

vait sans les regarder. La sévérité d'Atabalipa, et l'obéissance absolue de ses sujets étaient vraiment surprenantes. Chaque jour on lui apportait des présents. Tout prisonnier qu'il était, il avait un train de prince et paraissait très-gai. Il est vrai que le gouverneur le traitait fort bien, quoique plusieurs fois il lui dît que des Indiens avaient rapporté aux Espagnols qu'il rassemblait des gens de guerre à Guamachuco et dans d'autres endroits. Atabalipa répondit qu'il n'existait personne dans tout le pays qui osât se mettre en marche sans ses ordres; que si des gens de guerre se présentaient, c'était lui qui les avait appelés, et qu'alors on pouvait faire ce que l'on voudrait de sa personne, puisqu'on le tenait prisonnier.

Les Indiens faisaient beaucoup de faux rapports; cependant les chrétiens étaient fort inquiets. Parmi les nombreux messagers qui vinrent à Atabalipa, il en arriva un de ceux qui conduisaient son frère prisonnier. Il lui

dit que Cuzco était déjà tué, lorsqu'ils avaient eu connaissance de sa captivité. Le gouverneur, l'ayant appris, en témoigna beaucoup de chagrin. Il avait dit de ne pas le faire mourir et de l'amener en vie, qu'autrement il ferait mettre à mort Atabalipa. Celui-ci affirmait que ses chefs avaient agi ainsi sans qu'il le sût. Le gouverneur interrogea les messagers, et il apprit qu'effectivement on l'avait tué.

Quelques jours après, des gens d'Atabalipa, et un de ses frères, arrivèrent de Cuzco. Ils conduisaient avec eux quelques-unes des sœurs et des femmes d'Atabalipa. Ils apportaient une grande quantité de vaisselle d'or, des sceaux, des vases, d'autres objets et beaucoup d'argent. Ils dirent qu'il y en avait encore davantage en route, qu'attendu la longueur du voyage, les porteurs Indiens étaient forcés de se reposer, et qu'ils ne pouvaient pas arriver si vite. Que chaque jour il vendrait une partie de l'or et de l'argent qui restait en

arrière. C'est ainsi que peu de temps après il arriva vingt mille pesos d'or, un autre jour trente, puis cinquante, et enfin soixante mille en vases, en grands bassins de deux à trois arrobes, en sceaux et en énormes bassins d'argent, ainsi que beaucoup de vaisselle. Le gouverneur fit tout déposer dans une maison où logeait la garde d'Atabalipa, jusqu'à ce que cet or, joint avec celui qui devait arriver, complétât la quantité promise.

Le 20 de décembre de la même année, des Indiens, envoyés de Sant-Miguel, vinrent avec une lettre qui apprit qu'il était arrivé, à un port de cette côte nommé Concebi, près de Quaquo, six vaisseaux dans lesquels étaient cent cinquante Espagnols et quatre-vingt-quatre chevaux. *Les trois plus grands de ces bâtiments* (1) venaient de Panama; ils

(1) Les mots en italique manquent dans l'édition de 1547 que j'ai sous les yeux; on trouve dans la traduction italienne de Gaztelù *li tre navili piu grandi*, ce qui complète la phrase tronquée dans l'espagnol.

étaient montés par le capitaine Diego de Almagro et cent vingt hommes, trois autres étaient des caravelles parties de Nicaragua avec trente hommes. Ils arrivaient dans ce gouvernement dans l'intention d'y prendre du service. Dès qu'ils eurent débarqué les troupes et les chevaux pour s'acheminer par terre, un vaisseau était parti de Concebi pour apprendre où se trouvait le gouverneur. Étant arrivés à Tumbez, le cacique n'avait pas voulu leur donner des nouvelles, ni remettre la lettre que Pizarre avait laissée pour les vaisseaux qui arriveraient. Ce bâtiment était donc reparti sans nouvelles du gouverneur. Un autre, qui plus tard avait mis à la voile, continua de suivre la côte jusqu'au port de Sant-Miguel. Là le capitaine du navire mit pied à terre et se rendit à la ville, où l'on se réjouit beaucoup de son arrivée. Cet officier repartit aussitôt avec les lettres que le gouverneur avait envoyées dans cette ville, et dans lesquelles il racontait la victoire que

Dieu lui avait accordée, ainsi qu'à ses gens, et l'immense richesse du pays.

Pizarre et les siens conçurent la plus grande joie de l'arrivée de ces vaisseaux. Il expédia à l'instant des courriers, et écrivit au capitaine de Almagro et à d'autres personnes qui l'accompagnaient, de venir, leur faisant savoir combien leur arrivée leur serait agréable. » Aussitôt débarqués au port de Sant-Miguel, leur disait-il, vous vous rendrez chez les caciques des environs de Caxamalca, pour ne pas être à charge à la colonie; car ces chefs ont des vivres en abondance. J'aurai le soin de faire fondre de l'or pour payer les nolis des transports, afin que vous repartiez promptement. »

Chaque jour des caciques se présentaient au gouverneur. Il en arriva un matin deux, qu'on nommait les chefs des voleurs, parce que leurs sujets attaquent tous ceux qui traversent leur pays; ils habitent sur la route de Cuzco. Il y avait soixante jours qu'Ataba-

lipa était en captivité quand le cacique de la ville où était le temple principal, et le gardien de cet édifice, se présentèrent au gouverneur. Celui-ci ayant demandé à Atabalipa qui ils étaient, il répondit que l'un était le chef de la ville du Temple, et que l'autre en était le gardien; qu'il était fort content de leur arrivée, parce qu'il leur ferait payer cher les mensonges qu'ils avaient faits. Il demanda une chaîne pour mettre aux fers le gardien, parce qu'il lui avait conseillé de faire la guerre aux chrétiens, et prétendait que l'idole lui avait dit qu'il les tuerait tous. Il avait aussi assuré à son père, pendant qu'il était au lit de mort, qu'il ne succomberait pas. Le gouverneur envoya chercher une chaîne : alors Atabalipa enchaîna cet homme, en disant qu'on ne le remît pas en liberté tant qu'il n'aurait pas fait apporter tout l'or du temple; il ajouta qu'il voulait donner cet or aux chrétiens, puisque son idole était un imposteur : il dit ensuite au gardien : « Je veux voir si celui

que tu appelles ton Dieu t'ôtera cette chaîne. »

Pizarre et le chef, qui était venu avec le gardien, envoyèrent chercher l'or du temple et celui que possédait ce cacique. Les messagers promirent de revenir dans cinquante jours avec tout ce qu'il y avait. Le gouverneur apprit que des Indiens se rassemblaient, et que Guamachuco était occupé par des gens de guerre. Il envoya Hernando Pizarre, vingt cavaliers et quelques fantassins dans cette ville, qui est à trois journées de Caxamalca, pour s'informer de ce qui se passait, et pour faire venir l'or et l'argent. Le capitaine Pizarre partit de Caxamalca le soir du jour des rois 1533.

Quinze jours après, plusieurs chrétiens arrivèrent avec une quantité considérable d'or et d'argent. Il y avait plus de trois cents charges ds ces métaux en bassins, grands vases et autres pièces. Le gouverneur ordonna de tout déposer dans la maison des gardes d'Atabalipa, avec ce que l'on avait

déjà apporté, disant qu'il garderait ce prince comme caution jusqu'à ce qu'il eût tenu sa promesse; et, pour plus de sûreté, il le confia à des chrétiens, qui devaient le surveiller jour et nuit. Au moment d'emmagasiner les objets, on les comptait tous pour qu'il n'y eût pas de fraude. Un frère d'Atabalipa était arrivé avec toutes ces richesses, il rapporta qu'il avait laissé à Xauxa une quantité d'or et d'argent encore plus considérable, qu'un chef d'Atabalipa, nommé Chilicuchima l'accompagnait.

Ferdinand Pizarre fit savoir qu'il avait pris des informations sur le pays, que l'on ne parlait pas de rassemblement : et il ajoutait qu'il était à Xauxa, avec un chef, qu'il désirait savoir quelles étaient les intentions de son frère, et s'il voulait qu'il continuât d'avancer ; car il ne marcherait pas sans avoir de réponse. Le gouverneur lui écrivit qu'il avait le gardien entre ses mains, de se porter vers le temple, parce qu'Atabalipa avait donné l'ordre de prendre le trésor qui s'y

trouvait, et qu'il se hâtât de l'enlever. Il lui recommanda de lui écrire de toutes les villes où il passerait, ce qu'il fit.

Le capitaine Ferdinand Pizarre, voyant l'extrême lenteur que l'on mettait à apporter l'or, expédia trois chrétiens pour faire venir celui qui était à Xauxa, et pour visiter la ville de Cuzco. Il autorisa un d'entre eux à prendre possession de cette ville et des environs, à sa place, et au nom de S. M., devant un notaire qui le suivait. Il les fit accompagner d'un frère d'Atabalipa, et leur défendit de maltraiter les naturels, de leur prendre de l'or et d'autres objets malgré eux, et de ne pas dépasser les ordres du chef qu'ils avaient avec eux, de peur qu'on ne les tuât. Il leur ordonna de tâcher de voir la ville de Cuzco et d'écrire la relation de tout ce qui leur arriverait. Ils partirent de Caxamalca le 15 février de la même année.

Le capitaine Diego de Almagro arriva à

Caxamalca avec quelques troupes, le soir de Pâques Fleuri, le 14 du mois d'avril 1533. Ils furent bien reçus du gouverneur et de ceux qui l'accompagnaient. Un nègre, qui était parti avec les chrétiens qui se rendaient à Cuzco, retourna, le 23 avril, avec cent sept charges d'or et sept d'argent. Il venait de Xauxa, où l'on avait rencontré les Indiens qui arrivaient avec de l'or. Les autres Espagnols avaient continué leur voyage vers Cuzco. Ce nègre dit que le capitaine Ferdinand Pizarre serait bientôt de retour; qu'il avait été à Xauxa pour avoir une entrevue avec Chilicuchima. Le gouverneur fit déposer cet or avec l'autre, et toutes les pièces furent comptées.

Le 25 mars, le capitaine Ferdinand Pizarre entra dans Caxamalca avec tous les chrétiens qu'il avait emmenés et le chef Chilicuchima; il fut fort bien reçu du gouverneur et des autres chrétiens. Il rapporta du temple vingt-

cinq charges d'or et deux mille marcs d'argent; et il remit au gouverneur une relation rédigée par Miguel Stette, qui avait été de ce voyage en qualité d'inspecteur (*veedor*). C'est la suivante.

RELATION

DU VOYAGE FAIT PAR LE SEIGNEUR CAPITAINE

FERDINAND PIZARRE,

D'APRÈS LES ORDRES DU SEIGNEUR GOUVERNEUR SON FRÈRE, DE LA VILLE DE CAXAMALCA A PARCAMA, ET DE LA A XAUXA.

Mercredi, jour de l'Épiphanie, vulgairement nommé la fête des rois mages, le 6 janvier 1533, le capitaine Ferdinand Pizarre partit de Caxamalca à la tête de vingt chevaux et de quelques fusiliers. Le même jour il alla passer la nuit dans certaines habitations, à cinq

lieues de cette ville. Le lendemain, il dîna dans un autre village nommé Ychoca, et il y fut bien reçu; on lui donna tout ce dont il avait besoin, lui et ses gens. Il dormit ce jour-là dans un petit village appelé Guancasanga, et qui dépend de Guamachuco. Le jour suivant, de bonne heure, il arriva dans cette grande-ville, située dans une vallée entourée de montagnes. Elle est d'une belle apparence, les édifices sont bien construits; le cacique se nomme Guamanchoro; ce chef accueillit fort bien le capitaine et ses hommes. Un frère d'Atabalipa, qui avait été pour hâter l'envoi de l'or de Cuzco, y arriva. Le capitaine apprit par cet Indien que le chef Chilicuchima était en marche à vingt journées de là, et qu'il apportait toute la quantité qu'Atabalipa avait demandée.

Le capitaine, voyant que l'or arrivait si lentement, envoya un exprès au gouverneur pour savoir ce qu'il devait faire, lui disant qu'il attendait sa réponse pour se por-

ter en avant. Il demanda dans cette ville, à des Indiens, si Chilicuchima venait de si loin; et, ayant mis à la question quelques-uns des principaux habitants, il sut d'eux que ce chef était à sept lieues de là, dans la ville d'Andamarca, avec vingt mille hommes de guerre; qu'il venait pour tuer les chrétiens et délivrer son maître. L'Indien, qui fit cet aveu, dit qu'il avait dîné avec lui la veille. Un ami de ce chef, ayant été pris en particulier, dit la même chose.

Dès que le capitaine en eut connaissance, il résolut de marcher à la rencontre de Chilicuchima; et, ayant rangé sa troupe en bon ordre, il se mit en route. Ce jour-là il alla passer la nuit dans un petit village nommé Tambo, sur le territoire de Guamachuco. Il prit de nouvelles informations, et tous les Indiens qu'on interrogea répondirent dans le même sens que les premiers. Pendant la nuit on fit bonne garde. Le lendemain matin il se porta en avant en très-

bon ordre, et il arriva à Andamarca avant midi; ce chef n'y était pas. Le capitaine ne put pas en avoir d'autres nouvelles, sinon qu'il était dans une ville nommée Xauxa, ainsi que l'avait dit le frère d'Atabalipa, et qu'il venait avec beaucoup d'or. Il reçut à Andamarca cette réponse du gouverneur :

« Vous savez que Chilicuchima et l'or viennent de loin, et que j'ai dans mes mains le chef du temple de Pachacama; vous savez aussi quelle quantité d'or il a promise. Informez-vous du chemin qui conduit dans cet endroit; et si vous pensez qu'il soit convenable que vous y alliez, allez-y, parce qu'en attendant, l'or de Cuzco arrivera. »

Le capitaine s'informa de la route du temple; et malgré que ses gens étaient *mal pourvus d'armes* (1) et d'autres objets nécessaires pour

(1) C'est ainsi que j'ai rendu *La gente iva mal adereçada de herrage*; ce dernier mot signifiant des objets en fer. Voilà comment Gaztelù traduit ce passage : *La gente che portava andava male in ordine di calciamenti.* Ces gens n'avaient que de

un voyage aussi long, considérant l'important service qu'on rendrait à sa majesté en allant chercher cet or, il résolut de l'entreprendre dans la crainte que les Indiens ne l'enlevassent. Il voulait aussi examiner le pays, et voir s'il pouvait être colonisé par des chrétiens; quoiqu'il sût que la contrée était coupée par des rivières nombreuses qu'il fallait passer sur des ponts de cordages, traverser de mauvais pas, et que la route était longue. Il emmena plusieurs chefs qui avaient été dans le pays, et il se mit en route le 14 janvier.

Le même jour il franchit plusieurs passages dangereux des rivières, et il alla passer la nuit sur la pente d'une montagne, dans un village nommé Totopamba. Les Indiens le reçurent fort bien, et lui donnèrent généreusement des vivres, ainsi que tout ce dont on eut

mauvaises chaussures. *Herrage* signifie quelquefois les fers d'un cheval qui en sont effectivement la chaussure, *calzamento ;* mais ici ce mot se rapporte à *gente*, et par conséquent je ne pense pas qu'il faille le prendre dans ce sens : *sub judice lis est.*

besoin pour la nuit, et le lendemain ils fournirent des porteurs pour le bagage.

Le jour suivant le capitaine quitta cet endroit, et fut coucher dans un autre petit village nommé Coronga. Au milieu de la route on trouva une montagne toute couverte de neige, et partout un nombre considérable de troupeaux avec leurs bergers qui habitent les montagnes comme en Espagne. Ce village fournit des vivres, des porteurs et tout ce qui fut nécessaire; il dépend de Guamachoro. Le lendemain, le capitaine, étant parti, alla passer la nuit à Pinga, endroit peu important; l'on n'y trouva personne, la frayeur ayant fait fuir les habitants. La journée avait été très-pénible, à cause d'une descente d'escaliers en pierre fort rapide et dangereuse pour les chevaux. Le jour suivant, à la dînée, il parvint à une grande ville située dans une vallée. Une rivière très-rapide traverse la route; on la passe sur deux ponts réunis faits en cordages, et de cette manière : on élève un gros pilier de-

puis le niveau de l'eau jusqu'à une grande hauteur; d'un rivage à l'autre passent des câbles de lianes semblables à de l'osier, gros comme la cuisse, et fixés à de grandes pierres. Ces câbles sont éloignés entre eux de la largeur d'une charrette; ils sont traversés par de fortes cordes bien entrelacées; en bas sont quelques rochers qui consolident ces ponts. Les gens du commun passent sur un pont; un portier y est placé pour percevoir le péage : l'autre est réservé pour les principaux habitants et les chefs : ce pont est toujours fermé; on l'ouvrit pour faire passer le capitaine et ses gens; les chevaux traversèrent sans difficulté.

On se reposa deux jours, parce que le capitaine et son monde étaient fatigués de leur pénible voyage. Les Espagnols furent très-bien reçus; les naturels leur fournirent des vivres et tout ce dont ils avaient besoin. Le chef se nomme Pumapaecha. Le capitaine Ferdinand Pizarre quitta cet endroit, et alla dîner dans un petit village, où les Indiens

apportèrent tout ce qui lui était nécessaire. On passa sur un autre pont de cordages semblable au premier, et l'on alla dormir dans un village à deux lieues de là. Les habitants vinrent recevoir les chrétiens avec des démonstrations d'amitié; ils fournirent des vivres, et ils donnèrent des Indiens pour porter les bagages.

On marcha ensuite dans une vallée remplie de champs de maïs, et de petits hameaux bâtis à droite et à gauche de la route. Pizarre partit le lendemain dimanche, et il arriva le matin à un village, où il reçut le meilleur accueil. Les Indiens lui donnèrent beaucoup de moutons, de la *Chicha*, et ce dont ils avaient besoin. Tout ce pays est très-riche en maïs et en troupeaux; les chrétiens en rencontraient un grand nombre sur leur chemin. Le capitaine quitta ce village le jour suivant : il suivit la vallée, et il gagna une grande ville qu'on appelle Guarax, et son chef Pumacapillay. Cet Indien et ses sujets

fournirent beaucoup de vivres et des porteurs. Guarax est dans une plaine près d'une rivière. On voit dans les environs d'autres villes, riches en troupeaux et en maïs. Il y avait dans un seul parc deux cents lamas destinés seulement à la nourriture de Pizarre et de ses gens.

Le capitaine partit le soir, et il alla coucher dans un endroit nommé Sucaracoay, où il fut bien reçu. Le cacique se nommait Marcocana; nous nous y reposâmes un jour, car les gens et les chevaux étaient fatigués de la route. Cette ville était considérable; elle avait garnison. Chilicuchima occupait les environs avec cinquante mille hommes.

Le lendemain, Ferdinand Pizarre partit de Sucaracoay, traversa une vallée cultivée et riche en troupeaux, et il alla passer la nuit deux lieues plus loin, dans un hameau nommé Pachicoto. Il quitta dans cet endroit la route royale qui conduit à Cuzco, et il prit celle des plaines. Le jour suivant il se remit en mar-

che, et il fut coucher à un village que l'on appelle Marcara ; le chef se nommait Corcora.

Les habitants sont des propriétaires de troupeaux qui ont leurs bergers. A certaines époques de l'année ils les conduisent dans la plaine pour les faire paître, comme c'est l'usage en Castille et dans l'Estremadure. De ce pays, les eaux descendent à la mer et rendent le chemin difficile. L'intérieur des terres est très-froid, couvert de marais et de neiges; la côte est fort chaude. Il pleut trop peu, pour nourrir les semences; mais les eaux qui coulent des montagnes arrosent la terre, qui est très-fertile en fruits et en vivres de toute sorte.

Le lendemain, il marcha le long d'un fleuve bordé de vergers et de champs, et il alla passer la nuit dans un hameau nommé Guaracanga. Il s'arrêta la nuit suivante dans un grand bourg, que les Indiens appellent Parpunga ; il est sur le rivage de la mer. On y voit une forteresse et cinq casemattes peintes de diverses

façons en dehors et dans l'intérieur; les portes sont d'un beau travail, suivant l'usage d'Espagne : l'entrée principale est ornée de deux tigres. Les habitants furent remplis de frayeur en voyant des gens nouveaux pour eux : surtout les chevaux les étonnaient beaucoup. Le capitaine les fit tranquilliser par l'interprète, et ces Indiens se rendirent fort utiles. En quittant ce bourg, on prit une autre route plus large, faite par les peuplades des environs ; elle est garnie de murailles de chaque côté.

Pizarre avait resté deux jours à Parpunga pour faire reposer son monde et pour attendre que les chevaux fussent ferrés (1). A la sortie de cette ville, il passa une rivière avec ses gens, les hommes sur des radeaux et les chevaux à la nage. Il alla coucher dans un village nommé Guamamayo, situé au-dessus d'un ravin, sur le bord de la mer. Près de cet en-

(1) *Esperar herrage*. Le traducteur italien dit *spettar vittovaglie*, attendre des vivres. Cette fois, je crois positivement qu'il a tort.

droit on traversa à la nage une autre rivière avec de grandes difficultés, car elle était très-grosse et très-rapide. Dans cette partie du pays on ne trouve pas de ponts, les fleuves étant très-larges et débordés. Le chef du village et les habitants lui prêtèrent secours pour l'aider à passer le bagage. Ils fournirent une grande quantité de vivres et des porteurs.

Pizarre et ses gens quittèrent cet endroit le 9 janvier, et il alla passer la nuit trois lieues plus loin, dans un village soumis au cacique de Guamamaya. Presque toute la route est bordée de terres en cultures d'arbres et de vergers, elle est unie, et de chaque côté règne un mur en torchis. Le soir on alla coucher dans une grande ville sur le bord de la mer, et que l'on appelle Guarva. Elle est bâtie dans une belle position, et possède de beaux édifices. Les chrétiens furent bien reçus des chefs et des Indiens; ceux-ci leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin. Dès la pointe du jour, le capitaine partit avec

son monde, et il alla au village de Llachu, où il coucha. On donna à cet endroit le nom du village des Perdrix, parce que dans chaque maison il y en avait en cage. Les habitants se présentèrent en amis, reçurent le capitaine avec des démonstrations de joie, et lui rendirent nombre de service. Le cacique ne se fit pas voir.

Le lendemain, le capitaine partit de grand matin, parce qu'on lui avait dit que ce jour-là la traite était très-longue. Il alla dîner dans un grand village, nommé Siculacumbi, qui est à cinq lieues plus loin. Le chef du pays et les naturels vinrent avec des démonstrations pacifiques, et donnèrent tous les vivres nécessaires pour la journée. Le capitaine se remit en marche à l'heure de vêpres, accompagné de ses gens, pour gagner la ville où était le temple. Il traversa à gué une rivière, et suivit une route bordée de murs en torchis, et il alla passer la nuit dans une ville à une lieue et demie plus loin. Le jour



suivant, dimanche 30 janvier, le capitaine continua son voyage; et, sans quitter des bois et des habitations, il arriva à Pacalcami, qui est l'endroit où le temple est situé. A moitié chemin est un village où le capitaine dîna. Le chef de Pacalcami et les principaux habitants vinrent le recevoir avec amitié, et témoignèrent aux Espagnols d'excellentes dispositions. Aussitôt le capitaine alla occuper de très-grands logements qui sont dans la ville. Sans plus tarder, il dit au chef, qu'il venait par ordre du seigneur gouverneur pour chercher l'or du temple, que le cacique lui avait promis, et qu'il fallait à l'instant l'aller prendre et le lui livrer, ou bien le porter où était son frère.

Tous les principaux du pays et les prètres de l'idole, s'étant consultés, répondirent qu'ils le donneraient; mais ils dissimulèrent et gagnèrent du temps. Enfin, ils en apportèrent une fort petite quantité, disant qu'il n'y en avait pas davan [illegible] taine, cacha ses in-

tentions, demanda à voir l'idole, et qu'on l'y conduisît, ce qui fut fait. Elle était dans une maison bien peinte, au milieu d'une belle salle très-obscure, fétide et bien fermée. Cette idole était en bois et fort laide, les gens dirent que c'était le Dieu qui les avait créés et qu'il faisait croître tous leurs vivres. A ses pieds étaient quelques bijoux d'or. Ils ont tant de respect pour ce Dieu, qu'il n'y a que les prêtres ou ses serviteurs, comme ils les appellent, qui puissent le servir, les autres n'osent pas entrer, et ils pensent qu'ils ne sont pas dignes de toucher de la main les murs de sa maison. On s'accorde à dire que le diable est dans cette idole, et qu'il parle avec ses suppôts, qu'ils ont ensemble des entretiens diaboliques qu'ils publient dans tout le pays. Ils la regardent comme un Dieu, et ils lui font de nombreux sacrifices. De trois cents lieues à la ronde on vient en pèlerinage près de ce diable avec de l'or, de l'argent et des richesses; ceux qui les apportent se présentent au portier qui leur réclame

suivant, dimanche 30 [illegible] parlent à l'idole
continua son voya[illegible] ils désirent. Les prê-
et des habitation[illegible] cette divinité, doivent jeû-
l'endroit où l[illegible] plusieurs jours et cesser tout
min est un [illegible] avec les femmes. Dans toutes les
chef de [illegible] de cette ville, aux portes principa-
tants [illegible] et dans les environs du temple, on voit
moi[illegible] un grand nombre de ces idoles de bois que
p[illegible] les Indiens adorent à l'imitation de leur dia-
ble. Il résulte des rapports de beaucoup de
chefs du pays, que depuis la ville de Catamez,
où commence ce gouvernement, tous les ha-
bitants de la côte apportaient à ce temple de
l'or et de l'argent, et que chaque année ils
payaient un certain tribut. Ils avaient des intendants et des maisons pour la perception du tribut; on y trouva un peu d'or, et des indices qui prouvaient qu'il y en avait eu beaucoup plus. On sut par les Indiens que le diable avait commandé qu'on enlevât ces trésors. On pourrait dire beaucoup de choses sur les idolâtries pratiquées à l'égard de cette fausse divinité;

mais je n'en parlerai pas pour éviter d'être prolixe. Les Indiens prétendent surtout que l'idole leur dit qu'elle est leur Dieu, qu'elle peut les détruire s'ils lui déplaisent et ne la servent pas bien, qu'elle tient en sa puissance toutes les choses de ce monde. Les naturels étaient si troublés et si épouvantés d'avoir vu seulement le capitaine entrer pour la voir, qu'ils croyaient qu'aussitôt que les chrétiens seraient sortis de ce temple l'idole les ferait périr tous.

Les chrétiens firent comprendre aux Indiens la grossière erreur dans laquelle ils étaient, que l'être qui parlait dans cette idole, c'était le diable qui les trompait, et ils les engagèrent dorénavant à ne plus y croire et à ne pas faire ce qu'il leur conseillait. Ils leur tinrent aussi d'autres discours sur leurs idolâtries. Le capitaine ordonna d'abattre la salle obscure où était l'idole, et de la briser devant tous les naturels; il leur fit comprendre beaucoup de choses ayant rapport à notre sainte

religion, puis il leur indiqua le signe de la croix, afin qu'ils se défendissent du démon.

Xachacama est une ville considérable; près du temple on voit un édifice consacré au soleil, il est situé sur une éminence entourée de cinq murailles bien faites; il y a des maisons avec des terrasses comme en Espagne; la ville paraît ancienne, à en juger par les édifices en ruines que l'on y voit. La plus grande partie du mur d'enceinte est écroulée; le principal chef de l'endroit se nomme Taurichumbi.

Les caciques des environs vinrent voir le capitaine, et lui offirirent en présent des produits de leur territoire, de l'or et de l'argent; ils s'étonnèrent beaucoup de ce qu'il avait osé pénétrer où était l'idole et la détruire. Le cacique de Malaque, qui s'appelait Lincoto, vint faire acte de soumission à S. M., et il apporta un présent d'or et d'argent. Celui de Noax, nommé, Alincay fit de même; celui de Gualco, dont le nom était Guarilli, offrit pareillement de l'or et de l'argent. Le cacique de Chincha et

dix de ses principaux sujets présentèrent aussi de l'or et de l'argent; il dit que son nom était Tambianuea, celui de Goarva s'appelait Guaxchapaicho, celui de Colixa Aci, et celui de Sallicaimarca Yspilo. D'autres chefs des environs apportèrent leurs présents d'or et d'argent, qui, joint à ce que l'on avait enlevé du temple, forma *quatre-vingt-dix mille pesos*. Le capitaine parla avec bonté à tous ces chefs, et les remercia de leur visite; il leur recommanda au nom de S. M. de toujours se conduire de même, et il les renvoya très-satisfaits.

Ferdinand Pizarre apprit à Xachacama que Chilicuchima, le chef d'Atabalipa, était à quatre jours de marche de la ville, avec beaucoup de monde et l'or, qu'il ne voulait pas venir plus avant. On disait aussi qu'il avait l'intention de combattre les chrétiens. Le capitaine lui expédia un messager avec une escorte, pour lui dire d'apporter l'or, puisqu'il savait que son souverain était prisonnier, qu'il l'attendait depuis longtemps, et que le gouverneur aussi

était mécontent de son retard, il le rassura pour l'engager à venir, ne pouvant aller le trouver à cause des chevaux, car le chemin était mauvais. Il lui fit dire de se rendre à un village situé sur la route, et que là le premier arrivé attendrait l'autre. Chilicuchima répondit qu'il ne manquerait pas de se conformer aux intentions du capitaine. Celui-ci partit donc de Xachacama pour rejoindre ce chef.

Le même jour le capitaine Ferdinand Pizarre arriva au village de Guarva, situé dans une plaine, sur le bord de la mer. Là il quitta le rivage et il regagna l'intérieur des terres. Le 3 mars, il partit de Guarva, et il remonta pendant toute la journée un fleuve bordé de bois. Le soir il alla se reposer dans un village sur le bord de ce fleuve, et qui est soumis au village de Guarva, on le nomme Guaranga. Il en partit le lendemain, et il alla passer la nuit dans un hameau nommé Ayllon, bâti au pied d'une montagne: cet endroit, dépendant d'A-

ratambo, village plus considérable, fort riche en troupeaux et en maïs.

Le jour suivant, 5 même mois, il fut coucher dans un village dépendant de Caxatambo (*Aratambo*), et que l'on nomme Chincha; on trouve dans la route une grande montagne de neige, très-escarpée. Les chevaux y enfonçaient jusqu'au ventre. Le bétail est très-nombreux dans ce village; le capitaine y séjourna deux jours. Il en repartit le samedi 7, et fut passer la nuit à Caxatamba. C'est une grande ville, située dans une vallée profonde, et riche en troupeaux. On trouve sur toute la route beaucoup de porcs, de lamas. Le nom du cacique est Sachao : il se montra très-serviable aux Espagnols. On prit dans cette ville la grande route que Chilicuchima devait suivre; la distance est de trois journées de marche. Le capitaine Pizarre s'informa si ce chef avait passé pour se rejoindre à lui comme il l'avait promis; tous les Indiens lui dirent que oui, et qu'il conduisait tout l'or;

mais, comme on le vit par la suite, on leur avait fait la leçon pour qu'ils répondissent ainsi, si le capitaine venait; puisque Chilicuchima restait à Xauxa, sans penser à se rendre à l'endroit convenu : on sait que les Indiens disent rarement la vérité. Quoique ce fût une entreprise pénible et dangereuse, le capitaine se décida à marcher par la grande route par où Chilicuchima devait arriver, afin de le rejoindre, et s'il n'avait pas pris ce chemin, d'aller le trouver partout où il serait, afin de s'emparer de l'or, défaire son armée, ou le gagner par de bons traitements; et s'il s'y refusait de l'attaquer et de s'emparer de l'or. Le capitaine prit donc le chemin d'une ville nommée Pomba, qui est sur la route royale. Le lundi, 9 du mois, il fut coucher dans le village d'Oyu, situé au milieu des montagnes. Le chef se présenta pacifiquement, et donna aux chrétiens tout ce dont ils avaient besoin pour la nuit. On en partit le matin, et le soir on se rendit à un

hameau de bergers, près d'un petit lac d'eau douce de trois lieues de large, et dans une plaine riche en troupeaux de moutons de moyenne grandeur, comme ceux d'Espagne, et dont la laine est très-fine.

Le mercredi de bonne heure, le capitaine Ferdinand Pizarre et ses gens arrivèrent à Pombo. Tous les principaux de la ville, et quelques chefs d'Atabalipa qui s'y trouvaient réunis, vinrent le recevoir avec des guerriers. Il trouva dans cet endroit cent cinquante arrobes d'or, que Chilicuchima avait envoyé. Quant à lui [illegible] il restait à Xauxa avec son [illegible]e. Aussitôt [illegible] capitaine se fut éta[illegible]s ses logem[illegible]manda aux offi- [illegible]balipa pou[illegible] l'envoyait cet [illegible]nait pas lu[illegible]comme il l'avait [illegible]ls répondi[illegible]tait parce qu'il [illegible]e grand[illegible] des chrétiens, [illegible]quantité[illegible] d'or venait de [illegible]t qu'il [illegible]présenter avec si [illegible]dinai[illegible]i envoya de cette

ville un messager pour le tranquilliser, et lui dire que, puisqu'il n'était pas venu, il irait lui-même le trouver, mais qu'il n'en fût pas effrayé. Le capitaine fit reposer un jour les chevaux, qui étaient très-fatigués, pour qu'ils pussent combattre en cas de besoin.

Le vendredi, 14 mars, il se mit en route avec tous ses gens de pied et les cavaliers pour se rendre à Xauxa. Le soir il fut reposer à Xacamalca, à six lieues de Pombo, en suivant une plaine : au milieu est un lac d'eau douce qui commence près de la ville, et qui a huit à dix lieues de tour. Il est tout environné de villages; sur les bords paissent beaucoup de troupeaux, on y voit un grand nombre d'oiseaux aquatiques d'espèces très-variées, et de petits poissons. Le père d'Atabalipa et lui-même avaient fait venir de Tumbez beaucoup d'embarcations pour leur divertissement. Une rivière qui passe par Pombo sort du lac, et traverse un certain quartier de cette ville, elle est tortueuse et

profonde : on peut, en la descendant, venir débarquer à un pont près de Pombo. Ceux qui le passent payent un droit comme en Espagne. Les bords de cette rivière sont couverts de bétail ; on lui donna le nom de Guadiana, parce qu'elle ressemble beaucoup à ce fleuve.

Samedi, 15 du mois de mars, le capitaine partit de Xacamalca : il dîna dans une maison éloignée de trois lieues. Il y fut bien reçu et bien nourri. Il alla coucher à trois autres lieues plus loin, dans un village nommé Carma : il est bâti sur le penchant d'une montagne. On installa le capitaine dans une maison peinte, où sont d'excellents logements. Le cacique lui fit une bonne réception, fournit des vivres et des porteurs. Le dimanche matin, il quitta ce village, car la journée devait être forte, et il commença à marcher, ses gens étant rangés en bon ordre, dans la crainte que Chilicuchima ne lui eût dressé des embûches, puisqu'il n'avait pas envoyé de messager. Vers

l'heure de vêpres, il arriva dans un village nommé Yanaymalca, d'où l'on vint à sa rencontre. Il apprit que Chilicuchima avait quitté Xauxa, ce qui augmenta ses soupçons; et comme il n'en était qu'à une lieue, aussitôt après avoir dîné il se mit en marche. Lorsqu'on fut en vue de cette ville, on aperçut du haut d'une colline de nombreux rassemblements, sans distinguer si c'étaient des guerriers ou du peuple. Étant arrivé sur la place principale, Pizarre vit que ces rassemblements étaient composés d'habitants qui s'étaient réunis pour lui faire fête.

Avant de mettre pied à terre, le capitaine demanda Chilicuchima. On lui répondit qu'il s'était rendu dans une autre ville sous prétexte de quelques affaires, et qu'il viendrait le lendemain. Ce chef s'était absenté jusqu'à ce qu'il eût connu, par les Indiens qui accompagnaient Pizarre, quelles étaient les intentions des Espagnols; car voyant qu'il avait mal agi en ne tenant pas sa parole, et que le

capitaine avait fait quatre-vingts lieues pour le voir, il soupçonnait qu'on arrivait pour le prendre et le tuer. Il craignait aussi les chrétiens et surtout les chevaux. Le capitaine conduisait avec lui un fils de Cuzco l'ancien. Dès que celui-ci sut que Chilicuchima était parti, il voulut se rendre près de lui, et il y alla dans une litière.

Pendant toute la nuit suivante les chevaux restèrent sellés et bridés. On défendit aux chefs du pays de laisser paraître aucun Indien sur la place, leur disant que les chevaux étaient mécontents et qu'ils les tueraient. Le fils de Cuzco revint le lendemain avec Chilicuchima, tous deux dans des litières et bien accompagnés. En entrant dans la place ils mirent pied à terre, laissèrent tout leur monde, et se rendirent au logement de Ferdinand Pizarre avec quelques personnes de leur suite. Chilicuchima s'excusa de n'être pas venu selon sa parole au-devant de lui, prétendant qu'il n'avait pu le faire à cause

de ses occupations importantes. Le capitaine lui ayant demandé pourquoi il n'était pas venu au rendez-vous comme il l'avait promis ; il répondit que son maître Atabalipa lui avait défendu de bouger. Pizarre lui répliqua : « Je ne suis plus mécontent, allez vous reposer, et vous viendrez avec moi près du gouverneur qui retient prisonnier votre maître Atabalipa : celui-ci ne sera mis en liberté qu'après avoir livré l'or qu'il a promis. Je sais que vous en gardez beaucoup ; il faut tout prendre, nous partirons ensemble et vous serez bien traité. » Chilicuchima lui dit que son maître lui avait commandé de ne pas se mettre en marche, que par conséquent s'il ne recevait pas de nouveaux ordres, il n'oserait pas y aller ; car ce pays était nouvellement conquis, et s'il le quittait il pourrait se soulever.

Ferdinand Pizarre discuta longtemps avec ce chef ; il finit par lui dire d'y penser la nuit, et de lui rendre réponse le lendemain

matin. Le capitaine voulut le persuader par de bonnes raisons, dans la crainte d'exciter une révolte dans le pays, et qu'il n'en advînt malheur aux trois Espagnols qui étaient allés à Cuzco.

Le lendemain matin, de bonne heure, Chilicuchima se rendit au logement du capitaine, et lui dit : que puisqu'il voulait qu'il allât avec lui, il ne pouvait que se conformer à ses désirs ; qu'il y consentait, et qu'il laisserait un chef avec ses gens de guerre.

Ce jour-là on recueillit trente charges d'or de bas aloi, et il fut convenu que l'on partirait dans deux jours. Pendant ce temps-là, trente ou quarante charges d'argent furent apportées. Les Espagnols se tinrent sur leurs gardes ; les chevaux restèrent sellés jour et nuit, car ce chef d'Atabalipa commandait des forces si nombreuses, que si les chrétiens avaient été attaqués de nuit il en serait résulté de grands malheurs.

La ville de Xauxa, bâtie dans une belle

vallée, et sous un ciel tempéré, est très-grande; une rivière considérable passe auprès; le sol est très-fertile; elle est construite comme celles d'Espagne, les rues sont bien tracées : dans les environs sont plusieurs villages qui en dépendent. La population de Xauxa et de son territoire est fort nombreuse; car, suivant l'estimation qu'en firent les Espagnols, chaque jour plus de cent mille hommes se rassemblent sur la place; et, néanmoins, les marchés et les rues sont si remplis, qu'il semble que tous les habitants y soient réunis. Il y avait des gens chargés de compter toute cette population, afin de savoir quels étaient ceux qui devaient servir les guerriers; d'autres devaient inspecter ce que l'on apportait dans la ville.

Chilicuchima avait des intendants chargés de pourvoir l'armée, des charpentiers qui travaillaient le bois; et, comme un grand prince, il tenait autour de lui beaucoup de gens pour le service ou pour la garde de sa

personne : sa maison avait trois ou quatre portiers; enfin, il se faisait servir comme son maître, et il l'imitait en tout. On le redoutait dans toute la contrée à cause de sa grande valeur. Il avait su gagner, d'après les ordres de son souverain, plus de six cents lieues de pays. Pendant ses conquêtes, il avait livré des batailles nombreuses en plaine et dans des passages dangereux, constamment il était resté vainqueur, et il avait soumis tout le pays.

Le vendredi 20 mars, le capitaine Ferdinand Pizarre partit de Xauxa pour retourner à Caxamalca; il emmenait avec lui Chilicuchima. Le même jour il alla jusqu'à Pombo, où vient aboutir la route royale de Cuzco; il y resta le jour de son arrivée et le lendemain. Le *mercredi*, en suivant des plaines riches en bétail, il alla loger dans de grandes maisons; cette nuit-là il neigea beaucoup. Le jour suivant il coucha dans un village au milieu des montagnes, et que l'on nomme

Tambo. Près de là est une rivière profonde, traversée par un pont; on descend au bord de l'eau par un escalier en pierre très-dangereux : si l'ennemi occupait la hauteur, il pourrait faire beaucoup de mal. Le capitaine reçut du cacique de cet endroit tout ce dont il eut besoin; et l'on fit des réjouissances, tant pour la venue de Ferdinand Pizarre que pour celle de Chilicuchima : il était d'usage de lui donner des fêtes. Le vendredi suivant, on alla se reposer dans un village nommé Tonsucancha; le cacique s'appelle Tillima. On y fut bien reçu; nombre de gens vinrent offrir leur service; car, bien que le village fût petit, une multitude d'habitants des environs accoururent pour voir les chrétiens. Il y a dans cet endroit beaucoup de moutons petits, et dont la laine, fort bonne, ressemble à celle d'Espagne. Le lendemain on alla passer la nuit à cinq lieues plus loin dans une ville nommée Guaneso; la route est pavée, il y a des canaux creusés pour l'écoulement des eaux. On dit

qu'ils furent pratiqués à cause des neiges qui tombent dans ce pays à une certaine époque de l'année. Guaneso est une grande ville, bâtie dans une vallée entourée de montagnes très-élevées : elle a trois lieues de tour. Du côté de Caxamalca on franchit une montée très-escarpée. Le capitaine et les chrétiens reçurent un très-bon accueil ; et, pendant deux jours qu'ils y séjournèrent, on fit beaucoup de fêtes. Cette ville a plusieurs villages sous sa dépendance ; les troupeaux y sont très-nombreux.

Le dernier jour du même mois, le capitaine quitta Guaneso avec ses gens, et ils arrivèrent à un pont qui traverse une grande rivière. Il est construit en grosses poutres : un portier est chargé de recevoir le péage, comme c'est l'usage dans le pays. On coucha ce soir-là dans un village à quatre lieues du dernier endroit. Chilicuchima fit donner tout ce dont on avait besoin pour la route. Le premier d'avril on passa la nuit à Pincosmarca, village situé sur le penchant d'une

haute montagne : le cacique se nomme Parpay. On logea le jour d'après à Guari, jolie ville où passe une autre rivière large et profonde, traversée par un pont. Cet endroit est très-fort, à cause des fondrières profondes qui l'entourent de deux côtés. Chilicuchima dit qu'il s'y était battu contre l'armée de Cuzco, qui avait attendu les siens dans cette place, et qu'elle s'y était défendue deux ou trois jours. Quand les gens de Cuzco furent vaincus, ils passèrent le pont, et y mirent le feu ; mais Chilicuchima et son armée traversèrent à la nage, et tuèrent une grande partie des ennemis.

Ferdinand Pizarre partit de cette ville le lendemain, et il alla coucher à Guacango, à cinq lieues au delà : puis le jour suivant, à Piscobamba, grande ville bâtie sur le flanc d'une hauteur. Le cacique se nomme Tanguame. Cet Indien et ses sujets le reçurent très-bien, et rendirent beaucoup de services aux chrétiens. A moitié chemin de cette ville,

à Guacabamba, est une rivière très-profonde, sur laquelle est un pont double, en cordages, tel que ceux que l'on a déjà décrits; c'est-à-dire qu'il est construit de cette façon : on élève un pilier de pierre, tout près de l'eau. D'un côté du fleuve à l'autre, sont des câbles gros comme la cuisse, faits en osier : de fortes cordes bien entrelacées traversent ces câbles; les parapets sont très-élevés. En bas sont de grandes pierres fixées pour consolider le pont. Les chevaux passèrent très-facilement, quoique le pont tremblât quand on traversait, ce qui est très-effrayant lorsqu'on n'y est pas accoutumé; mais il n'y a pas de danger, car ces ponts sont très-solides. Tous ont des gardiens comme en Espagne, et cela est organisé ainsi que nous l'avons déjà dit.

Le capitaine ayant quitté cette ville, alla loger dans des habitations qui sont à cinq lieues plus loin. Il repartit le jour suivant de cet endroit, nommé Agoa, et qui dépend

de Piscobamba. C'est un riche village, abondant en maïs, et bâti au milieu des montagnes. Le cacique et les siens fournirent ce qui fut nécessaire pour la route, et le matin ils procurèrent les gens dont on eut besoin. Le lendemain soir, le capitaine fut loger à Lonchucho, village à quatre lieues d'Agoa; le chemin est très-difficile. Lonchucho est placé dans un fond; une demi-lieue avant d'y arriver, on trouve une route très-large, taillée dans le roc; des marches sont pratiquées dans la pierre, et il y a des passages très-dangereux et très-forts pour qui voudrait s'y défendre.

Ferdinand Pizarre se rendit ensuite à Andamaca, d'où il partit pour Pachamaca. Les deux routes royales qui conduisent à Cuzco se réunissent dans cette ville. Depuis Pombo on compte trois lieues de chemins très-difficiles : les descentes et les montées ont des escaliers de pierre. Du côté du penchant de la montagne sont des murs en pierre pour

empêcher de tomber; car il y a des endroits où, si l'on glissait on se briserait en morceaux : c'est très-utile pour les chevaux, qui sans cela se précipiteraient. On trouve à moitié chemin un pont de pierre et de bois construit entre deux rochers avec beaucoup d'art. D'un côté de ce pont sont des logements fort bien bâtis et une cour en pierre, où, suivant les Indiens, on donnait des festins et des fêtes aux souverains du pays quand ils passaient par-là.

Depuis cet endroit, Ferdinand Pizarre suivit jusqu'à Caxamalca la même route qu'il avait prise en allant, et il entra dans cette ville avec Chilicuchima, le 25 du mois de mai 1533. On vit alors une chose inouie depuis la découverte des Indes, et c'est un fait à faire remarquer aux Espagnols. Au moment où Chilicuchima passa la porte de la ville où son souverain était prisonnier, il prit à un porteur indien de sa suite une charge moyenne, et la mit sur ses épau-

les. Un grand nombre de principaux chefs qui l'accompagnaient suivirent son exemple; et, chargés de cette façon, ils entrèrent où était leur maître. Aussitôt qu'il le vit, il leva les mains vers le soleil, et il rendit grâce à cet astre de ce qu'il lui avait permis de le voir encore. Puis, s'approchant de son souverain avec beaucoup de tendresse et en pleurant, il lui baisa la figure, les mains et les pieds : les autres chefs qui étaient venus avec lui firent de même. Atabalipa montra tant de fierté, que bien qu'il n'y eût dans ses états personne qu'il aimât davantage, il ne le regarda même pas, et il ne fit pas plus de cas de lui que du dernier des Indiens qui étaient présents. Cette coutume de porter un fardeau pour se présenter devant Atabalipa était en usage auprès de tous les souverains qui ont régné dans ce pays.

La relation ci-dessus est faite par moi Miguel Estete, inspecteur (*veedor*), qui ai accompagné le capitaine Ferdinand Pizarre, et j'ai rap-

porté tous les faits tels qu'ils se sont passés.

MIGUEL ESTETE.

Le premier auteur continue :

Le gouverneur pensa que les six navires qui étaient dans le port de Sant-Miguel ne pouvaient y séjourner plus longtemps, et que, si on retardait leur départ, ils finiraient par se perdre. Les capitaines de ces bâtiments lui avaient demandé d'être payés et expédiés. Pizarre convoqua donc un conseil pour qu'ils fussent congédiés, et qu'une relation de ce qui s'était passé fût envoyée à S. M. Il fut convenu avec les officiers, que l'on fondrait tout l'or qu'il y avait dans la ville, et qu'Atabalipa y avait fait transporter, et tout ce qui arriverait, pendant que l'on serait occupé à cette opération; qu'une fois terminée et le partage fait, le gouverneur irait coloniser, suivant les ordres de S. M.

Le 3 mars de l'année 1533, on annonça publiquement que l'on allait fondre, et l'on se mit au travail.

Dix jours après, un des chrétiens, qui avait été à Cuzco, arriva à Caxamalca; c'était celui qui était parti en qualité de notaire. Il rapportait une relation dans laquelle on racontait comment on avait pris possession dans cette ville, au nom de S. M., et l'on y donnait une description des places qui sont sur la route. Il y était dit que l'on en comptait trente principales, et d'autres plus petites; que la ville de Cuzco est aussi grande qu'on l'a déjà rapporté, qu'elle est sur le penchant d'une montagne, près d'une plaine, que les rues sont bien dessinées et pavées, et que, pendant le séjour des envoyés qui dura une huitaine, ils ne purent voir tout ce qu'elle contenait. Cuzco y avait une maison revêtue de plaques d'or, carrée et fort bien construite. Elle a sur chaque face trois cent cinquante pas de long. Ils avaient enlevé de cette maison sept cents plaques

d'or, qui pesaient l'une dans l'autre cinq cents *pesos*. Les Indiens retirèrent d'une autre maison deux cent mille *pesos*; mais, comme il était à un titre très-bas, les nôtres n'en voulurent pas : il n'y avait que sept ou huit carats par *peso*. Ces deux maisons étaient les seules plaquées en or qu'ils virent, les Indiens ne leur ayant pas laissé observer toute la ville. A en juger par l'apparence et par les officiers qui y résidaient, il paraissait y avoir de grandes richesses.

Les Espagnols y trouvèrent le chef Quisquis, qui commande la place pour Atabalipa; il est à la tête de trente mille hommes de garnison qui la gardent, parce qu'elle est près des Caraïbes et d'autres peuples qui sont en guerre avec cette ville. Le notaire parla fort au long des choses que l'on voit à Cuzco, et du bon ordre qui y règne. Il dit que le chef des Espagnols qui y avaient été envoyés revenait avec eux et six cents plaques d'or et d'argent, ainsi qu'une quantité considé-

rable de ces métaux que leur avait donnée à Xauxa le chef que Chilicuchima avait laissé dans cette ville. De sorte que tout l'or qu'ils apportaient se montait à cent soixante-huit charges de *paligueres* (1) portées par quatre Indiens; ils conduisaient, disait-il, peu d'argent. Ne recevant l'or que peu à peu, ils devaient attendre, et il fallait beaucoup d'Indiens pour l'aller chercher, car on le recueillait de ville en ville. Il pensait qu'ils seraient à Caxamalca dans un mois.

Les convois d'or qui venaient de Cuzco, comme on vient de le dire, arrivèrent à Caxamalca le 13 juin 1533; il y en avait deux cents charges et vingt-cinq d'argent. Il paraissait y avoir cent trente quintaux d'or. Quand cet or fut arrivé, il en vint encore soixante charges de bas aloi, la plus grande partie était

(1) Ce mot n'est pas espagnol: le traducteur déjà cité le rend par *Paligheri* qui n'est pas italien. On peut supposer avec quelques raisons qu'il signifie un brancard ou palaquin, terme qui n'est pas sans analogie avec cette expression.

en plaques semblables à des planches de caisses de trois à quatre palmes de largeur. Elles avaient été enlevées des murs des appartements; et il y avait des trous qui semblaient indiquer qu'on les avait clouées; on acheva de fondre et de faire le départ de cet or, le jour de Saint-Jacques, et tout l'or et l'argent ayant été pesés dans une balance, la totalité s'éleva à un million trois cent vingt-six mille cinq cent trente-neuf *pesos* d'or fin, sur lesquels, après que l'on eut prélevé le droit du fondeur, sa majesté devait avoir le *quint*, qui s'éleva à deux cent soixante-deux mille cinquante-neuf *pesos* d'or fin. L'argent produisit cinquante-un mille six cent dix marcs, dont dix mille cent vingt-un furent pour l'empereur.

Pizarre préleva le quint et le droit du fondeur sur la totalité, puis il partagea le reste entre les conquérants qui l'avaient gagné. Il revenait à chaque cavalier huit mille huit cent quatre-vingts *pesos* d'or, et trois cent

soixante-deux marcs d'argent, et aux fantassins quatre mille quatre cent quarante *pesos*, et cent quatre-vingt-un marcs d'argent; mais chacun eut plus ou moins, suivant la qualité des personnes et les peines qu'elles avaient souffertes.

Avant le partage de l'or, le gouverneur en avait mis à part une certaine quantité qu'il donna aux colons qui étaient restés à Sant-Miguel, à tous ceux qui étaient venus avec le capitaine Diego de Almagro, à tous les marchands, et aux marins qui arrivèrent après que la guerre fut terminée: de sorte que tous ceux qui se trouvèrent dans le pays en eurent leur part. On peut donc appeler cette fonte une fonte générale, car elle fut générale pour tous.

Il arriva pendant ce travail un événement digne d'être noté : un jour on fondit quatre-vingt mille pesos d'or, tandis qu'ordinairement on n'en fondait qui cinquante ou soixante mille. Cette fonte fut faite par les Indiens. Ils

ont parmi eux des orfèvres et des fondeurs habiles qui travaillent avec neuf fourneaux.

Je n'omettrai pas de parler des prix que l'on a payé les vivres, et certaines marchandises dans ce pays, bien qu'il y aura des personnes qui ne me croiront pas, car ces prix sont exorbitants; mais je puis le dire sans mensonge, puisque je l'ai vu et que j'ai acheté divers objets. Un cheval s'est vendu mille cinq cents *pesos*, un autre, trois mille trois cents; le prix ordinaire était de deux mille cinq cents, encore n'en trouvait-on pas : une bouteille de vin de trois *açumbres* (6 *litres* 0.60) soixante *pesos*. J'ai payé deux *açumbres* quarante *pesos* : des chaussures le même prix; un manteau, de cent à cent vingt *pesos*; une épée quarante ou cinquante; une tête d'ail, un demi-*peso*; une main de papier dix *pesos*; les autres choses dans la même proportion. Je sacrifiai douze *pesos* pour avoir un peu plus d'une demi-once

de safran gâté. Un *peso* d'or vaut un *castellano*.

J'en aurais bien long à dire si je voulais parler de l'augmentation des prix et du peu de cas que l'on faisait de l'or et de l'argent. Les choses en étaient arrivées à ce point, que, si quelqu'un devait à un autre, il lui donnait un morceau d'or au hasard, sans le peser, et bien qu'il payât le double de ce qu'il devait, peu lui importait. Ceux qui avaient des dettes allaient de maison en maison avec un Indien chargé d'or chercher leurs créanciers pour les payer.

Voilà comment se firent la fonte et les répartitions de l'or et de l'argent, et quelle est la richesse de ce pays. Ces métaux étaient aussi peu estimés des Espagnols que des Indiens.

Il existe une ville dépendante de Cuzco, et qui appartenait à Atabalipa, où, dit-on, il y a deux maisons en or : les tuiles qui les couvrent sont de la même matière. Avec l'or qui vient de Cuzco, l'on apporta quelques

pailles de blés, faites en or massif, ayant leurs épis à l'extrémité, exactement comme ils naissent dans les champs. S'il fallait décrire les différentes formes des objets en or que l'on apporta, ce serait à n'en plus finir; il y avait des pièces d'orfévreries en or qui pesaient huit arrobes, de grandes fontaines avec des tuyaux conduisant l'eau dans une cuvette, qui faisait partie de la même pièce, où étaient beaucoup d'oiseaux de diverses espèces, et des hommes qui puisaient de l'eau : tout cela fait en or. Suivant le rapport d'Atabalipa, de Chilicuchima et de bien d'autres personnes, ce prince avait à Xauxa des moutons et des bergers tout en or, et ces moutons et ces bergers étaient de grandeur naturelle. Ces objets appartenaient à son père, et il promit de les donner aux Espagnols. On compte sur les richesses d'Atabalipa et de son père des choses surprenantes.

Rapportons encore un fait qui mérite d'être cité : un chef indien, cacique de Caxamalca,

se présenta au gouverneur, et lui dit, par le moyen de interprètes : « Je te fais savoir que depuis qu'Atabalipa est en captivité, il a envoyé à Guito et dans toutes les autres provinces de ses états pour faire rassembler un grand nombre de gens de guerre, afin de venir t'attaquer toi et tes gens, et vous tuer tous. Cette armée vient sous les ordres d'un chef habile, nommé Lluminabe ; elle est très-proche d'ici et doit arriver de nuit. Elle attaquera vos retranchements en mettant le feu de tous côtés ; le premier que l'on s'efforcera de tuer, ce sera toi ; puis ils mettront Atabalipa en liberté. Il arrive de Guito deux cent mille hommes de guerre et trente mille Caraïbes qui mangent de la chair humaine. Une province, nommée Paçalta, et d'autres contrées, ont aussi fourni un grand nombre de gens.

Pizarre, ayant reçu cet avis, remercia beaucoup le cacique, le combla d'honneur, et ordonna à un notaire d'écrire ce rapport et de faire une enquête. Cet officier fit arrêter

un oncle d'Atabalipa, plusieurs chefs et quelques Indiens, et l'on découvrit que tout ce que le cacique de Caxamalca avait dit était vrai.

Le gouverneur eut un entretien avec Atabalipa, et lui dit : « Quelle est cette trahison que tu machines contre moi, qui t'ai honoré comme mon frère, et qui me suis fié à ta parole ? » Puis il lui répéta tout ce qu'il avait découvert. « Te railles-tu de moi, » répondit Atabalipa ; « car tu me dis toujours des plaisanteries. Que sommes-nous, moi et tous mes gens ? Pourrions-nous avoir quelque avantage sur des hommes aussi braves que vous ? Il disait cela sans montrer le moindre trouble et en riant, pour mieux dissimuler sa perfidie. Depuis qu'il était prisonnier, il avait si souvent menti avec le sourire d'un fourbe, que les Espagnols qui l'entendirent étaient émerveillés de voir tant d'adresse chez un sauvage.

Pizarre envoya à l'instant chercher une

chaîne et la lui fit mettre au cou; puis il expédia deux Indiens en espions pour découvrir où était cette armée que l'on disait être à sept lieues de Caxamalca. Il desirait savoir si elle se trouvait sur un terrain où l'on pût envoyer cent cavaliers. On apprit qu'elle s'avançait peu à peu dans un pays très-montagneux; qu'aussitôt qu'Atabalipa avait été enchaîné il avait envoyé des exprès pour dire à son commandant que le gouverneur l'avait fait mourir. Dès que ce chef et son armée eurent reçu ce message, ils retournèrent sur leurs pas : mais bientôt après Atabalipa avait expédié d'autres émissaires pour porter l'ordre de venir sans retard; et il indiquait à quelle heure et par quel endroit, ils devaient attaquer les retranchements; qu'il était vivant et qu'on le mettrait à mort s'ils tardaient à venir. Le gouverneur, ayant eu connaissance de tout ceci, fit entrer beaucoup de vivres dans le camp, et fit faire

des rondes par tous les cavaliers (1). Chaque quart, cinquante cavaliers faisaient la ronde, et au quart du point du jour, cent cinquante allaient en reconnaissance. Toutes les nuits, le gouverneur et ses capitaines veillaient, inspectaient les patrouilles et prenaient toutes les dispositions nécessaires. Les soldats qui dormaient pendant le quart ne quittaient pas leurs armes, et les chevaux restaient sellés.

Toutes ces précautions s'observaient dans le camp, lorsqu'un samedi, au lever du soleil, deux Indiens, qui étaient au service des Espagnols, vinrent dire qu'ils avaient pris la fuite devant l'armée qui était à trois lieues de là; et que, la nuit prochaine ou la suivante, le camp des chrétiens serait attaqué; car l'en-

(1) La traduction italienne, qui comme nous l'avons dit, paraît avoir été faite sur un texte plus exact que celui que nous avons sous les yeux, ajoute, *faccendo tre quarti ogni notte*, en faisant trois *quarts* (suivant l'expression des marins), chaque nuit.

nemi s'avançait en toute hâte, en conséquence des ordres donnés par Atabalipa. Alors le gouverneur, de concert avec les officiers de sa majesté, les capitaines et d'autres personnes expérimentées, condamna à mort Atabalipa, et ordonna dans son arrêt, qu'attendu la trahison dont ce prince s'était rendu coupable, il serait brûlé vif, à moins qu'il n'embrassât le christianisme, et cela pour la sécurité des chrétiens, pour le bien et la tranquillité du pays; car, Atabalipa étant mort, toute son armée serait débandée, et ses gens n'auraient pas le courage de nous attaquer, et d'exécuter ses ordres.

On alla donc le chercher pour le supplice. Quand il fut arrivé sur la place, il dit qu'il voulait être chrétien. On le fit savoir de suite au gouverneur, qui ordonna de le baptiser. Le révérend père Vincent de Valverde, qui travaillait à sa conversion, le baptisa. Pizarre dit de ne pas le brûler, mais de le pendre à un poteau sur la place, ce qui fut fait. Il y resta jus-

qu'au lendemain matin; alors les religieux, le gouverneur et les autres Espagnols le conduisirent à l'église pour y être enseveli avec beaucoup de solennité et tous les plus grands honneurs possibles. Ainsi finit cet homme qui avait été si cruel. Il mourut avec beaucoup de courage, sans témoigner de faiblesse, et en disant qu'il recommandait ses enfants au gouverneur.

Au moment où on allait l'ensevelir, on entendit des cris de douleur que poussaient dans sa maison, ses femmes et ses serviteurs. Il mourut un samedi, à l'heure même où il avait été vaincu et fait prisonnier. Plusieurs personnes dirent que ce fut pour ses péchés qu'il expira le même jour, et à la même heure. Voilà comment Atabalipa expia ses grands crimes et les cruautés qu'il avait exercées sur ses sujets; car tous d'une voix disaient, qu'il avait été le plus cruel et le plus sanguinaire des hommes. Pour le plus léger motif, il détruisait une ville; pour

la plus petite faute d'un seul homme, il en faisait tuer dix mille. Il tenait en servitude toute cette contrée par sa tyrannie, mais tous les habitants le détestaient.

Aussitôt après sa mort, le gouverneur choisit un autre fils de Cuzco l'ancien, nommé Ataliba, qui paraissait aimer les chrétiens, et il le revêtit de la souveraineté en présence des caciques, des chefs du pays et d'autres Indiens. Il leur ordonna à tous de le regarder comme leur maître, et de lui obéir comme ils avaient obéi à Atabalipa; puisqu'il était leur souverain naturel, étant fils légitime de Cuzco l'ancien. Tous répondirent qu'ils le regarderaient comme leur seigneur, et qu'ils lui obéiraient ainsi que le gouverneur l'avait commandé.

Que l'on me permette de raconter un fait surprenant. Vingt jours avant ces événements, et quand on ne savait rien de l'armée qu'Atabalipa avait fait rassembler, ce prince, causant un jour gaiement avec des Espagnols,

aperçut dans le ciel, vers dix heures, du côté de Cuzco, un signe semblable à une comète enflammée qui brilla une grande partie de la nuit : dès qu'il l'eut vu, il dit que bientôt un grand prince mourrait dans cette contrée.

Quand le gouverneur eut investi Atabaliba le jeune de la possession et de la souveraineté du pays, ainsi qu'on l'a déjà rapporté, il lui dit qu'il désirait lui communiquer les ordres de sa majesté, et ce qu'il devait faire pour être son vassal. Atabaliba répondit qu'il fallait auparavant qu'il fît une retraite de quatre jours sans parler à personne, parce que telle était leur coutume quand un souverain mourait, afin que son successeur fût craint, obéi, et qu'ensuite tous les sujets lui fissent acte de soumission. Il passa donc quatre jours dans la retraite; puis le gouverneur arrêta avec lui les conditions de la paix, au son des trompettes, et lui remit l'étendard royal. Ce prince le reçut, l'éleva de sa propre main au nom de l'empereur notre seigneur; et se recon-

nut vassal de sa majesté. Alors tous les principaux chefs et les caciques qui étaient présents le saluèrent comme leur souverain avec beaucoup de respect, lui baisèrent les mains et la joue; et, se tournant vers le soleil, ils le remercièrent, les mains jointes, disant qu'il leur avait donné un maître légitime. C'est ainsi que ce prince fut élu à la place d'Atabalipa. Aussitôt on lui attacha sur la tête une houpe très-riche, qui descendait sur son front et lui couvrait presque les yeux. Chez eux c'est la couronne du prince qui gouverne Cuzco: Atabalipa la portait.

Quand tout cela fut fini, plusieurs des Espagnols qui avaient conquis le pays, surtout ceux qui y étaient depuis longtemps, ceux qui souffraient des infirmités, et qui ne pouvaient ni servir ni rester à cause de leurs blessures, demandèrent leur congé au gouverneur, le suppliant de leur permettre de retourner chez eux avec l'or, l'argent, les pierres précieuses et les bijoux qu'ils avaient eus en partage. Cette permission leur fut accordée.

Plusieurs revinrent avec Ferdinand Pizarre, frère du gouverneur.

Plus tard on donna d'autres congés; car chaque jour il arrivait de nouveaux soldats, qui accouraient à la renommée des richesses que les premiers avaient acquises. Le gouverneur fit délivrer, à tous les Espagnols qu'il avait congédiés, des brebis, des béliers et des Indiens pour porter leur or, leur argent et leurs effets jusqu'à Sant-Miguel. Dans le voyage, plusieurs particuliers perdirent beaucoup d'or et d'argent, des béliers et des brebis s'étant enfuis avec leurs charges; des Indiens aussi s'échappèrent. Ces pertes s'élevèrent à plus de vingt-cinq mille *castellanos*. Pendant la route de Cuzco au port, qui est de deux cents lieues environ, ils eurent beaucoup à souffrir de la faim, de la soif, de la fatigue et du manque de bêtes de somme ou d'Indiens pour porter leurs richesses. Ils se rendirent par mer à Panama. De là ils passèrent au Nombre-de-Dios, où ils s'embarquèrent, et

Notre Seigneur les conduisit jusqu'à Séville, où sont déjà arrivés quatre vaisseaux qui ont porté les quantités d'or et d'argent suivantes :

L'an 1533, le 5 du mois de décembre, le premier de ces quatre bâtiments arriva à Séville. Il avait à bord le capitaine Christoval de Mena; il apportait huit mille *pesos* d'or et neuf cent cinquante marcs d'argent qui appartenaient à cet officier. Un prêtre, natif de Séville, et nommé Juan de Soza, apportait avec lui six mille *pesos* d'or et quatre-vingts marcs d'argent. Outre cela, ce navire était chargé de trente-huit mille neuf cent quarante-six *pesos* d'or.

L'an 1534, le 9 de janvier, le second navire, nommé Sancta-Maria-del-Campo, entra dans la rivière de Séville. Il y avait à bord le capitaine Ferdinand Pizarre, frère de François Pizarre, gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Castille. Le bâtiment était chargé de cinquante-trois mille *pesos* d'or et de cinq mille

quatre cent quatre-vingts marcs d'argent appartenant au roi. Il portait pour des passagers et des particuliers trois cent dix mille *pesos* et treize mille cinq cents marcs d'argent. Ces métaux étaient en barres, en plaques et en lingots d'or et d'argent renfermés dans de grandes caisses. Il y avait encore à bord du navire, et pour sa majesté, trente-huit vases d'or et quarante-huit d'argent, parmi lesquels était un aigle d'argent qui contenait deux outres d'eau, et deux grandes bassines, l'une d'or et l'autre d'argent, dans chacune desquelles on pouvait mettre un bœuf coupé en morceaux ; deux sacs d'or de la contenance de deux fanéges de blé ; une idole d'or de la grandeur d'un enfant de quatre ans, et deux petits tambours. Les autres vases étaient des bassins d'or et d'argent, de la contenance de deux arrobes et plus chaque. Il y avait aussi pour les passagers vingt-quatre vases d'argent et quatre en or. Ces trésors furent déchargés sur le môle, et transportés à la chambre

de commerce; les vases et les autres objets furent expédiés dans vingt-sept caisses; il fallait une paire de bœufs pour traîner une charrette chargée de deux caisses.

Le 3 juin de la même année, deux vaisseaux arrivèrent ensemble; l'un commandé par Francisco Rodriguez, l'autre par Francisco Pavon. Ces bâtiments portaient cent quarante-sept mille cinq cent dix-huit *pesos* d'or et trente mille cinq cent onze marcs d'argent appartenant à des passagers ou à des particuliers.

Sans compter les vases et les objets en or et en argent déjà désignés, l'or de ces quatre navires s'éleva à sept cent huit mille cinq cent quatre-vingts *pesos*; chaque *peso* vaut un *castellano*; on le vend communément quatre cent cinquante maravédis; et en additionnant tout l'or des quatre vaisseaux, sans compter les vases et les autres objets, la totalité s'éleva à trois cent dix-huit millions huit cent soixante-un mille maravédis. L'argent se montait à

quarante-neuf mille huit marcs, chacun de huit onces, qui, en les calculant à deux mille deux cent dix maravédis, donnent un total de cent huit millions trois cent sept mille six cent quatre-vingts maravédis.

Un des deux derniers navires qui arrivèrent (celui qui était commandé par Francisco Rodriguez), appartenait à Francisco Xérez, natif de cette ville de Séville, qui est l'auteur de cette relation, écrite par ordre du gouverneur François Pizarre, pendant son séjour à Caxamalca, dans la province de la Nouvelle-Castille, en qualité de secrétaire du gouverneur.

LOUANGES A DIEU.

Ici se trouve une ode en neuf stances adressée à l'empereur Charles V par l'auteur; elle ne mérite pas d'être traduite.

FIN.

Ce présent ouvrage, intitulé : La Conquête du Pérou, terminé à la gloire de Dieu et de la Vierge Marie, a été imprimé à Salamanque, par Juan de Junta. Il fut fini le 5 juillet de l'année 1547 de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ.

